N° 186 1er Mars 1935

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La grâce des noces chrétiennes

En sa Passion, le Christ est constitué l'Époux de l'Église. L'union nuptiale qui s'inaugure en ce moment tragique, l'histoire du monde la réalise, l'éternité l'achève. Nous en avons dit l'intimité et la fécondité : toutes nos humaines liaisons ne sont que de lointaines images et de pâles figures de ces noces divines. Notre-Seigneur se présente donc, à qui s'engage dans les sollicitudes et les joies de la vie conjugale, comme un exemplaire et un vivant recours. Encore n'impose-t-il à personne sa Présence, et ceux qui veulent faire de leur vie familiale une splendeur, trouver dans le mariage moins un obstacle qu'un secours sur la route qui mène à Dieu, sont requis, comme firent les époux de Cana, d'inviter Notre-Seigneur à leurs noces et de Lui faire place au foyer. C'est la condition d'une union sanctifiante et heureuse.

En face de la destinée surnaturelle à laquelle nous sommes conviés, qui seule peut combler tous nos

vœux, nous voici dans un état d'incapacité profonde, et la vive conscience de cette insuffisance nous force à nous réfugier dans le Christ, à nous en remettre à Lui pour la sauvegarde de notre vie, vie familiale aussi bien que vie individuelle. Mais Celui qui nous accueille, c'est le Christ en sa Passion, puisque son sang répandu, c'est cela qui nous sauve et nous donne la vie. Quelles que soient nos requêtes, c'est à ce Christ qu'il faut aller, à Lui qu'il nous faut adhérer, et ce ne peut être que spirituellement. Par la foi aimante, l'âme entre en contact avec le grand Christ de la Passion qui est le salut personnifié; le chrétien adhère à son Sauveur dans l'acte même où Il le sauve; la conviction et l'amour que chacun de nous porte en son âme nous livre à l'action bienfaisante de Notre-Seigneur crucifié.

En raison de notre condition humaine, qui est d'être tout ensemble matière et esprit, en raison aussi de la Rédemption qui est un fait sensible et charnel, Dieu a voulu que cette foi aimante, par laquelle nous adhérons au Sauveur, ne nous justifie qu'à la condition de se traduire au dehors, sensiblement, en des gestes privilégiés. On devra dès lors attester sa croyance en représentant par des actions symboliques Celui qui nous sauve : le Christ en sa Passion. De même que le langage n'a d'autre prix que d'être l'expression d'une pensée, de même la première valeur de ce geste que nous appelons sacrement est d'être le prolongement sensible et l'attestation d'une croyance. Le Chrétien mime le mystère sauveur qu'il croit; il joue symboliquement le drame du Calvaire; il témoigne par un geste : « voilà ce que je crois », témoignage extérieur qui engage toute sa personne, toute sa psychologie religieuse et toutes ses volontés profondes. Le geste sacramentel est l'affirmation confiante que le Christ nous a sauvés et que ses dons nous sont acquis;

c'est un geste d'adhésion auquel Dieu s'est engagé à répondre.

Les époux chrétiens, « cette pauvre petite humanité en deux êtres », portent au cœur leur foi en l'union nuptiale du Christ et de l'Église qui s'inaugure au Calvaire et qu'ils savent salutaire, et pour qu'elle leur soit bienfaisante, pour que Notre-Seigneur demeure présent à leur foyer, les voici qui s'unissent l'un à l'autre solennellement, reproduisent symboliquement l'union du Christ et de l'Église, et en appellent ainsi à la miséricorde bienfaisante du Seigneur, époux de l'Église. Lorsque s'avance dans nos églises le cortège nuptial, lorsque les fiancés s'agenouillent en une commune prière, quand ils affirment se donner l'un à l'autre à jamais, si l'Église entière, celle du Ciel et celle de la terre, s'arrête attentive, si Dieu le Père regarde ces deux êtres avec complaisance, c'est qu'au fond, en cette union qui s'inaugure, toute l'assemblée des saints voit l'image d'une union plus haute et qu'en ces deux êtres Dieu reconnaît quelque chose de son Fils.

Je comprends que l'Église ait entouré de solennité de tels engagements et qu'elle exige qu'on échange les promesses de fidélité en présence d'un prêtre, son témoin qualifié. Ce déploiement de cérémonies, en droit ce n'était pas strictement exigé, mais on en saisit facilement la haute convenance. Aux époux qui s'engagent dans un nouvel état de vie, le rite liturgique rappelle le caractère religieux du mariage qu'ils contractent et le respect dû à un engagement, auquel s'intéresse, et pour cause, toute la société chrétienne. Au surplus, l'autorité sociale, l'Église, par les cérémonies qu'elle détermine, sanctionne et prend sous sa sauvegarde les promesses échangées. Enfin, du fait de la solennité, l'homme et la femme, désormais engagés en l'état conjugal, se trouvent aux yeux de tous

officiellement députés au rôle qu'ils vont jouer au sein de la société chrétienne.

Car ce serait une profonde erreur de ne voir le geste sacramentel que dans ce premier engagement; c'est par toute leur vie que les époux chrétiens sont les témoins qualifiés du Christ, Époux de l'Église. C'est par l'intimité de leur union, par la stabilité inébranlable qu'ils lui reconnaissent, par le caractère définitif dont ils la revêtent, qu'ils représentent l'union du Christ et de l'Église, expriment leur foi et en appellent à la miséricorde de notre Sauveur. Pour justifier l'indissolubilité et l'unité du mariage, les moralistes font valoir les intérêts de l'enfant, voire même les intérêts bien compris des époux : ce sont là des arguments puissants, fondés qu'ils sont sur ce qu'exigent les fins naturelles du mariage. Mais ce n'est pas encore expliquer pourquoi l'Église maudit avec tant de rigueur le divorce et l'union libre, pourquoi le don mutuel que s'accordent les époux chrétiens est, d'une façon si absolue, sans repentance et sans retour; c'est que toute leur vie est un sacrement, c'est-à-dire un état figuratif d'une union plus intime et plus stable que nulle autre, un geste d'adhésion.

Ainsi le Christ est-il invité aux noces et prend-il place au foyer. A ceux qui n'ont point craint cet hôte divin, qu'en revient-il? Quelle est la réponse de Dieu?

Chacun des sacrements réalise une manière d'identification au Christ de la Passion. Qui fait pénitence apparaît semblable au Sauveur expiant pour le péché; qui reçoit les saints Ordres, au Christ médiateur entre Dieu et les hommes sur la Croix; l'Eucharistie va jusqu'à nous livrer la Personne même du Crucifié et nous transformer en Lui par l'amour. Quant aux époux chrétiens, ils apparaissent quasi identifiés par toute leur vie au Christ et à

l'Église, et la vertu de la Passion, où s'inaugurent les noces mystiques, s'exerce à leur égard d'une façon très définie et très précise. Le secours divin, que leur foi leur mérite, les assimile au double mystère de fécondité et d'intimité que nous avons reconnu dans les rapports du Sauveur et de l'humanité sanctifiée : c'est une grâce de fécondité et une grâce d'intimité.

Grâce de fécondité. Le mariage ne serait qu'une institution de nature, que la fécondité aurait déjà un caractère religieux. Toute paternité, comme l'insinue saint Paul, trouve en la Paternité divine, au sein de la Trinité ou à l'égard des fils adoptifs que nous sommes, son origine et son exemplaire. Quelle grandeur, avec le concours du Créateur, d'engendrer un être à la vie, de poser dans l'existence un autre qui est un semblable, en qui l'on se perpétue! Mais quel rôle encore plus auguste, celui des parents chrétiens, qui entendent mettre au monde ceux qui seront des fils de Dieu, des êtres divins, ceux qui demain iront s'agenouiller à la table eucharistique et seront les convives de ce banquet sacré! Le mariage chrétien complète le nombre des élus et fournit les citoyens de la cité de Dieu. Ce petit être, dont ils ont formé la chair, en qui Dieu a déposé un immortel esprit, fait à l'image de la Trinité, ses parents le portent au baptême, pour qu'il y naisse au Christ; tout l'univers invisible se penche dès lors avec complaisance et admiration sur ce nouveau-né; un pur esprit, un ange, lui est donné comme protecteur et compagnon; un saint du Ciel lui accorde son patronage; mais l'homme et la femme qui l'engendrèrent demeurent sa providence visible, chargés encore d'une fécondité spirituelle, tenus de former en leur enfant l'homme et le chrétien. Car il ne s'agit pas seulement de nombre, mais de qualité, et ceci, les lois du mariage étant respectées, limiterait au besoin cela. A qui

fait naître, il appartient donc de faire renaître au divin, et c'est avant tout le rôle de la mère, la meilleure pédagogue qui soit, procédant par des insinuations de tendresse, forte de la petite vie de société qu'elle entretient avec son enfant, et qui, au reste, par un juste retour, bénéficiera du devoir accompli : la maternité spirituelle envisagée comme un sacerdoce, c'est la vie dégagée d'égoïsme, écartée des séductions extérieures : « Toute mère engendre un sauveur » (P. Sertillanges). En face d'une pareille tâche, qu'il est nécessaire aux époux chrétiens d'utiliser le plus haut des recours et d'implorer, par toute leur vie, l'assistance du Sauveur, de ce Christ de qui naissent au baptême tous les fils de Dieu, du Christ qui est le grand éducateur et qui continue, en nous faisant entendre ses paroles de sagesse, celles que l'Église nous transmet ou celles qu'Il prononce dans le secret des consciences, à former en nous l'homme nouveau!

La grâce du mariage est encore une grâce d'intimité.

De cette intimité la fécondité serait déjà un garant. Quoi qu'en disent la littérature et le théâtre, fécondité et amour nuptial sont étroitement liés. Exclure délibérément l'un, c'est porter atteinte à l'autre, et l'amour qui prétend se produire en dehors de la famille n'est jamais qu'un aventure banale, une aberration parfois touchante, le plus souvent coupable et tragique. Que l'enfant paraisse, les sentiments y gagnent. La vie du foyer se trouve merveilleusement intensifiée, les liens se resserrent, l'enfant qui est né de l'amour en devient le sauveur du fait qu'il exige une collaboration plus étroite et plus active des siens. Au surplus, l'amour qui est devenu effectivement fécond unit pour ainsi dire les deux époux hors d'eux-mêmes : leur enfant est un nouveau lien, ils s'y cherchent et s'y reconnaissent tous deux; leur vie une fois de plus se confond en une vie unique.

L'amitié conjugale n'en demeure pas moins un sentiment fragile; en cette union où l'instinct a sa part à jouer, de terribles égoïsmes et des caprices sans nombre risquent de tout ruiner; les exigences sont multiples si l'on veut réaliser exactement l'adoption mutuelle des vies en leur tout et en leur détail : l'exacte société sans désertion, l'assiduité à la table commune, la cohabitation fidèle, l'intimité morale, la surveillance des caractères, l'acceptation des différences et des divergences inévitables, le respect des personnalités, autant d'obligations strictes pour qui veut atteindre l'idéal entrevu. Mais plus que tout, ce qui divise le couple humain et tend à diviser d'autres couples, c'est l'égoïsme de la chair que l'illusion prend pour un lien, mais qui est au fond un grand principe de séparation. C'est une vérité d'expérience, d'universelle expérience, que l'amour, s'il manque de grandeur, n'est pas durable. Pourquoi, après les jours ensoleillés des premières promesses et la joie printanière des premiers jours, la décadence de l'amitié conjugale et l'angoisse de cœurs désabusés qui avouent n'avoir été un instant heureux que pour s'être fait illusion? Rêver d'amour immortel, était-ce donc chimérique? Non : c'est qu'on n'a pas su aimer, c'est qu'on a fondé sa tendresse sur des charmes fragiles, sur des qualités extérieures; c'est qu'un caprice avait fait naître le sentiment et qu'un autre caprice, un rien, une parole un peu vive, un semblant d'indifférence, l'a tué; c'est que l'affection avait ses racines dans la chair et le sang, et n'a pas survécu aux tièdes haleines qui l'avaient fait éclore; c'est qu'on avait pris pour de l'amour une rêverie sentimentale, c'est qu'on a épousé le corps, mais qu'on avait oublié d'épouser l'âme. On n'aime jamais trop, mais il arrive, et combien souvent, de mal aimer, à nous qui sommes d'une race déchue.

Et voici pourquoi il est indispensable que Notre-Seigneur soit là présent au foyer et que sa divine présence soit le gage assuré d'un grand amour. On nous dira : C'est de la poésie, et le mariage n'engendre pas l'amour, il le tue. Eh bien, soit, si l'on veut parler de la convoitise, de l'amour outrageant et menteur, au demeurant si proche de la haine de qui est plus épris des satisfactions sensibles que d'affection profonde. A de tels, le mariage ferme les horizons nouveaux où leurs passions changeantes voudraient se satisfaire. Mais l'amour qui ne méprise pas les grandeurs morales, l'amour éperdument dévoué et généreux qu'une grande bienveillance accompagne, cet amour-là, le sacrement de mariage, de soi, le garantit. A la seule condition que les époux chrétiens par la fermeté de leurs promesses et leur fidélité à la parole donnée témoignent de leur foi au Christ, l'ombre bienfaisante de la Croix descend jusqu'à eux et Notre-Seigneur leur communique quelque chose de cette ardente charité avec laquelle il souffrit la Passion et s'unit l'humanité. Il joint entre eux plus intimement ceux qui, comme les époux de Cana, n'ont point redouté de l'inviter à leurs noces; avec le Christ, l'amour, s'il fut jamais perdu, se reconquiert et l'on est, s'il le faut, assez fort pour accorder le pardon, le vrai pardon, celui qui va bien au-delà des gestes qui accueillent et des paroles qui réconcilient, celui qui efface et qui abolit. Saint François de Sales, dans son admirable *Introduction à la vie dévote* (III[e] partie, c. 38), exhorte ainsi : « O mariés, ce n'est rien de dire : Aimez-vous l'un l'autre d'un amour naturel, car les tourterelles font bien cela; ni de dire : Aimez-vous d'un amour humain, car les païens ont bien pratiqué cet amour-là, mais je vous dis après le grand Apôtre : Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Église; ô femmes, aimez vos maris comme l'Église aime son Sauveur. »

Le mariage chrétien apporte avec lui une grâce d'intimité. Prenons bien garde qu'il s'agit bien d'une spiritualisation progressive de l'amour, mais d'une spiritualisation conquise dans le mariage et par le mariage. Elle est au fond bien grossière, cette conception, faussement spiritualiste, qui prendrait pour idéal une sorte d'homme abstrait qui n'aurait qu'une âme et point de sexe. Encore une fois, le chrétien n'aspire pas à une sorte de désincarnation et d'angélisme, et tout autre est l'état de spiritualisation auquel doit aboutir le mariage chrétien, et où s'acheminent plus ou moins laborieusement les époux qui sont logiques avec ce que l'amour a de vraiment humain et d'illuminé par l'âme. On veut dire qu'ils devront s'aimer toujours davantage, mais d'un amour qui sera de moins en moins limité aux actes générateurs, et s'épanouira en toutes les actions et toutes les pensées. On veut dire que le couple chrétien, ce sera toujours l'union d'un homme qui aime et d'une femme qui aime; ce sera de moins en moins celle d'un amant et d'une amante. Une spiritualisation, oui, mais qui n'est pas la perte de ce que l'amour a de masculin ou de féminin.

Et c'est pourquoi l'Église, si implacable et si sévère en face des déviations relatives au mariage, lorsque tout est dans l'ordre et la passion mise à sa place au service de l'esprit, ne fait plus que bénir. Elle professe que les réalités du mariage ne sont pas seulement exemptes du péché, mais bonnes et méritoires, qu'elles ne sont pas seulement bonnes, qu'elles sont saintes et sacrées, parce que dans la vie conjugale, menée selon la volonté divine, tout, jusqu'aux retentissements sensibles et aux œuvres de la chair, est sacrement. Aussi l'Église, sans fausse pudeur, mais avec gravité, après avoir accordé aux époux la bénédiction qui est son rite à elle, ose bénir le lit nuptial : « Bénis, Seigneur, cette couche, pour que ceux qui s'y

reposent s'établissent dans la paix, persévèrent dans ta volonté, vieillissent et multiplient pour de longues séries de jours et parviennent au royaume des Cieux. »

Les secours que garantit le mariage chrétien à qui a le souci de ne point laisser inutilisée et vaine la victoire de notre Sauveur sur les puissances du mal, en percevons-nous effectivement les fruits? Sans nul doute, et je pense que les historiens en tomberaient d'accord. Qu'on lise, par exemple, dans l'*Histoire du sentiment religieux en France*, ce beau chapitre que le regretté abbé Bremond consacrait à la mystique du mariage, telle que la concevaient nos ancêtres du Grand Siècle. Voilà des textes du XVII[e] siècle qui nous révèlent la haute mysticité que les authentiques chrétiens apportaient alors en leur vie conjugale; je ne connais rien qui soit d'un christianisme plus intense, rien de si émouvant et de si sainement religieux. Qu'on écoute cette prière que fait une femme attendant la naissance de son enfant :

> O Éternel, tes yeux sont ouverts au temps que les chamois des rochers font leurs petits; tu observes quand les biches faonnent, tu comptes les mois de leur portée et sais le temps qu'elles font leurs petits. Tu chauffes les œufs que l'autruche cruelle laisse sur le sable et tu donnes force aux petits qui sont dedans pour en sortir : à plus forte raison, ô mon Dieu, tu auras pitié de moi qui suis ta chambrière et ta fille, à qui tu as donné une âme raisonnable et qui m'as donné à ton Christ, et en Lui, l'assurance de la vie éternelle. Sois donc toujours avec moi et ne m'abandonne, afin qu'étant heureusement délivrée, je te puisse rendre louanges et actions de grâces et me réjouir, voyant qu'une créature humaine est née au monde. Mais si, ô mon Dieu, ton vouloir est de me retirer en l'enfantement des misères de ce siècle, comme il est arrivé autrefois à Rachel, femme de ton serviteur Jacob, fais-moi la grâce en tel cas que, joyeuse et contente, je laisse ces bas lieux pour aller à Toi...

Et la prière se poursuit en des accents extrêmement humains et hautement inspirés. Sans scruter le passé, il nous est facile d'admirer actuellement dans l'Église des unions conjugales qui sont la réussite du christianisme et dont les héros, au milieu de la décadence des mœurs où la société contemporaine paraît devoir sombrer, attestent aux yeux du monde que le Christ demeure le salut du bonheur familial et le salut de la société dont la famille n'est que la première assise.

Si le mariage est une si grande chose, qu'en reste-t-il dans l'autre monde, et quelle est la récompense de l'amour sanctifié? Jésus a dit : « Les enfants de ce siècle prennent des femmes et prennent des maris; mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part à cet autre siècle et à la résurrection des morts, ne prennent pas des femmes et ne prennent pas des maris, car ils ne peuvent plus mourir désormais, car ils sont égaux aux anges et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection » (Luc, xx, 34-36). En la cité céleste, auprès du Christ ressuscité, la mort est vaincue, il n'y a plus de tombes et il n'y a plus de berceaux; la multiplication des âmes à l'occasion de la chair, le développement numérique que la Providence a fixé pour le plein épanouissement des qualités et des valeurs que comporte l'espèce humaine, a trouvé son achèvement. L'union conjugale a donc perdu sa fin première : la fécondité, et n'a plus de raison d'être. Mais Jésus n'a pas dit que d'avoir connu sur cette terre les grandeurs du mariage serait sans conséquence au Paradis, et les plus profonds docteurs de l'Église, aussi bien que le bon sens chrétien, ont toujours tenu qu'aux époux d'ici-bas leurs enfants seraient une couronne de gloire dans l'autre monde et qu'au surplus l'amour conjugal sanctifié aurait, même au Paradis, une survie. A ce pro-

pos, faute de textes scripturaires, voici qu'il paraît raisonnable de penser.

Sur cette terre, nos préférences se justifient doublement : d'une part, l'amour respecte l'échelle des valeurs et se mesure, d'une façon objective, à la beauté, à l'excellence de celui que nous aimons; d'autre part, on nourrit plus de ferveur à l'égard de ceux que le sort nous a unis plus étroitement, qui sont plus attentifs à nous servir, à l'égard des nôtres; ce n'est plus alors une question de valeur, c'est une question d'attachement et de proximité. Nos prédilections se fixent donc selon deux ordres : l'ordre d'excellence : on préfère les meilleurs; et l'ordre de proximité : on préfère les siens. Lorsque, dans la vision éternelle, Dieu sera tout en tous, c'est uniquement par rapport à Dieu, c'est-à-dire selon l'ordre d'excellence, que seront déterminées toutes nos prédilections. Les plus saints, les meilleurs seront nos préférés et nous aimerons davantage les plus proches de Dieu, les tenant par le fait même comme les plus proches de nous. Il serait cependant odieux qu'il ne restât rien en Paradis de nos intimités d'ici-bas et que les nôtres n'y soient plus, d'aucune façon privilégiée, les nôtres; il serait odieux qu'entre des âmes qui s'épousèrent, entre deux êtres, l'homme et la femme, qui portèrent ensemble le fardeau de la vie, le sentiment ne se fasse pas plus tendre. Accordons qu'on aimera là-haut, je ne dis pas davantage, mais à plus de titres, ceux à qui l'on fut uni par des affinités spéciales, par les liens de la famille et du sang. Tous les titres d'affection que l'amour surnaturel peut avouer, reconnaître et sanctifier, subsisteront. Ce n'est pas affirmer qu'à l'égard de nos proches, à l'égard d'un époux, d'une épouse, l'amour sera plus intense, c'est dire simplement que le sentiment aura une nuance, une teinte, une façon de se comporter tout à fait spéciale, car, outre la grande raison

d'aimer chez les nôtres la beauté même de Dieu, le sentiment se trouvera nuancé, enrichi de toutes sortes de motifs secondaires d'affection.

Demeurons du moins convaincus de la grandeur du mariage chrétien, et qu'il faut l'envisager comme un moyen normal de sanctification. Sans nul doute, s'engager dans l'état conjugal, c'est du même coup vouer une grande part de son activité aux soucis matériels, aujourd'hui si astreignants, et l'on doit estimer privilégiés ceux qu'une spéciale vocation appelle à l'état de virginité et qui demeurent plus libres de méditer les choses de Dieu. Il n'en demeure pas moins que le mariage a sa mystique : aussi bien qu'aux vierges, l'idéal proposé aux époux chrétiens n'est rien de moindre que la sainteté, et, si difficile à atteindre que puisse apparaître cet idéal, la foi et l'expérience des siècles attestent qu'avec le secours si miséricordieux du Christ, Époux de l'Église, c'est assurément un idéal accessible.

J.-A. Robilliard, O. P.

Du « moi » à Dieu

Définir l'essence de la prière comme une union d'amour de l'âme avec Dieu, et sa condition première, comme le détachement de soi et l'attachement à l'Ami divin, nous expose, semble-t-il, à l'objection que de tels rapports tendent à un mysticisme nébuleux. La vie devient une « solitude à deux », et la pieuse absorption en Dieu s'avère une entreprise aussi égoïste que l'absorption romanesque en un être aimé.

La validité de cette objection dépend entièrement néanmoins de la conception de Dieu qu'elle implique. Si Dieu n'est considéré que comme le « Grand Autre », la divine contrepartie de l'âme ; si, en un mot, notre attachement à Lui est conçu en termes de roman, alors la prière doit nous conduire logiquement à un piétisme fermé et quelque peu maladif, sans rapport avec le monde et avec ses besoins. Mais, se faire de Dieu une telle conception, c'est entrer en conversation avec un fantôme. Dieu n'est pas seulement l'Amant mystique, Il est le centre de tout un monde de réalité éternelle, et la prière implique la découverte, par l'âme, de ce monde, et son adaptation progressive à son nouveau milieu. Cela comporte une activité d'ordre supérieur, activité dans laquelle intelligence, volonté, sensibilité, travaillent ensemble de toute leur puissance. Si, de plus, nous définissons Dieu comme l'Amour Créateur et Rédempteur, le monde de la réalité devient la scène de son activité créatrice et rédemp-

trice, et la prière, loin de nous rendre étrangers à l'humanité, nous en donnera un sens plus averti, avec un souci plus direct de ses intérêts. Elle nous obligera à collaborer au plan et aux desseins d'un Dieu qui a tellement aimé le monde qu'Il s'est donné Lui-même pour sa Rédemption. En priant, nous naîtrons, comme par un baptême, au sens des conditions et des besoins de tous les hommes ».

I

Pour que la prière crée dans nos cœurs une passion pour l'humanité, il faut qu'elle commence par l'unique regard tourné vers Dieu. Au début de notre vie de prière, notre « *Moi* » occupe le centre. La prière n'est guère autre chose que « demande ». Nous demandons des faveurs personnelles, des bienfaits pour nous ou les nôtres.

Mais, dans le cours normal de notre croissanee spirituelle, vient un temps où le centre de la prière passe du « moi » à Dieu. La demande, dans son sens le plus étroit, recule. A la vérité, elle n'est pas exclue, car rien de ce qui nous touche ne peut être indifférent à notre Père des Cieux. Et Notre-Seigneur Lui-même avait une prédilection pour les gens simples, spontanés et sans artifice, qui demandaient à Dieu ce dont ils avaient besoin, aussi naïvement et aussi franchement qu'ils auraient demandé à un voisin de les aider à sortir d'une pressante nécessité domestique. Mais la demande ne sera plus le pivot sur lequel tournera la prière, le vrai mobile agissant sera maintenant d'arriver plus près de Dieu, de Le connaître mieux, d'éprouver Son amitié, d'entrer plus complètement dans Ses pensées et Ses desseins.

La prière qui a le « moi » pour centre nous laisse exposés à mille doutes et craintes. L'expérience dément

la théorie, et le sens des bienfaits refusés ou des demandes inexaucées porte sur notre foi une main opprimante. Nous ne savons comment répondre au sceptique qui nous rappelle que son enfant pour lequel il ne pria pas recouvra la santé, tandis que le nôtre mourut. Les livres n'arrivent pas à nous rassurer. Et tout le temps, c'est notre attitude fondamentale qui est en défaut. La prière est simplement le contact intelligent, voulu, docile, avec Dieu. Là où le contact est établi et continué, la prière « rendra » infailliblement selon ses lois propres. Mais un tel contact ne peut être établi si nous ne voyons Dieu comme le centre d'un éternel monde d'Amour, où nous avons des droits et des devoirs de citoyens, et si nous n'agissons en accord avec cette vision. A défaut de cela, le contact demeure partiel et accidentel, et la prière, loin de se justifier, a besoin d'être étayée par une centaine d'arguments dont aucun n'arrive à convaincre l'apologiste lui-même. Point n'est besoin d'élaborer une théorie ou une méthode de prière ayant Dieu pour centre. Il n'y a qu'une seule « rubrique » — élever vers Dieu notre sincère désir de Le connaître pour être fait un en Lui. La prière, en son essence la plus haute, quand elle a pris conscience de Dieu, implique une loyale méditation et une ferme résolution d'apporter tous nos problèmes sous le faisceau lumineux de Sa vérité, et de soumettre tout notre travail à la pierre de touche de Ses intérêts et de Ses desseins. La discipline de toute une vie — discipline intellectuelle, spirituelle et morale, est nécessaire, avant que nous puissions nous dire initiés à la prière créatrice. Cependant, l'âme la moins douée et la plus chétivement pourvue peut arriver à la maîtrise; car, du commencement à la fin, le simple et sincère désir de l'amour et de l'intimité de Dieu est le hiérophante de tous ses mystères.

II

Prier, quand Dieu est devenu le centre, signifie donc entrer dans le monde de la réalité. Et cette prière peut être définie comme une évaluation nouvelle et progressive de toute la vie, selon une expérience révolutionnaire que nous appelons le déplacement des centres. Mais il est infiniment préférable de l'aborder plus simplement et de la concevoir comme un chemin vivant, le chemin de l'Amour. Car ce monde de réalité dont Dieu est le centre est le monde de l'amour fidèle et victorieux, et sa grande route, la voie large et sûre qui lui donne sa cohésion, est le Christ. « Ta vie est notre chemin », dit Thomas a Kempis, et la vie du Christ, dans sa signification éternelle, est vraiment à la fois la voie que doit suivre chaque disciple en particulier, et la voie de Dieu dans l'histoire de l'humanité.

Nous sommes ici dans le domaine de cette mystique « Action du Christ », qui amène chaque âme en particulier à revivre pour elle-même la naissance, la vie, la mort du Christ, et qui paraît si lointaine et si troublante à l'homme ordinaire. Cela signifie que le Christ n'est pas venu seulement pour être notre Exemple et notre Guide, mais pour vivre un nouveau genre de vie humaine, et de telle sorte que chacun de nous puisse la vivre après Lui de façon individuelle. Sa vie, le nouvel ordre de vie dont Il fut l'initiateur, est une route, un chemin, la clef d'un nouveau monde. Elle ne peut être comprise qu'en la vivant après Lui; la considérer du dehors, c'est la laisser échapper totalement.

Il nous faut avoir l'esprit du Christ. Mais comment entrer en possession de cet esprit? Il nous vient par la prière, en élevant vers Dieu un cœur humble.

C'est affirmer que la prière est surnaturelle. Son impulsion et la force qui la soutient viennent de par-delà l'homme. C'est un divin mystère, le mystère de la naissance et de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ, revécu par l'âme qui prie. Chaque événement représente une phase de ce déplacement des centres, le pèlerinage de l'âme du « moi » vers Dieu.

Essayons de suivre ce chemin qui est le Christ. En admettant que nous ayons eu quelque expérience de la prière qui a le « moi » pour centre — spontanée et féconde, malgré la faiblesse et l'insuffisance de son essor, et cependant essentiellement égoïste —, vient un temps où cette sorte de prière ne suffit plus. L'éveil peut venir par l'intelligence ou par les émotions profondes. Ce peut être une douleur aiguë ou seulement une sourde inquiétude. De toutes façons, nous sentons sourdre cette vie enfouie dans les profondeurs, par-delà la conscience, la vie qui à la fois dépasse et soutient la raison et la volonté, vie dont nous ignorons l'existence, et qui est cependant capable de se servir de nos facultés. La découverte de cet élément caché en notre être peut ne conduire d'abord à rien d'autre qu'à une révolte contre la religion établie. Nous ne sommes pas satisfaits de ce que les Églises et les systèmes religieux ont à nous offrir. Ces choses ne répondent pas à nos nouveaux besoins; les remèdes qu'ils possèdent ne touchent pas le nerf douloureux de notre être. A ce point nous serons tentés de nous détourner des formes organisées de spiritualité, et de chercher refuge dans la solitude de notre âme, contre les répugnances que nous donne le Corps Constitué du Christ. Il y a là un danger. Notre sécurité ne réside pas dans la séparation, mais dans le loyalisme. C'est précisément quand l'Église semble avoir le moins à nous offrir, que la plus sûre sagesse est de rester dans son enceinte; car

nous pouvons être assurés que l'âme qui ne trouve que le vide dans l'expérience et la vie collective des fidèles ne trouvera qu'hallucination et illusion en son « moi » solitaire.

A de telles heures, il faut la maîtrise de soi la plus absolue et la plus humble attention à la voix de Dieu. Nous ne savons pas ce qui s'opère en nous; nous ne pouvons voir la chose sainte qui certainement va naître pour peu que nous nous contentions de dire du fond du cœur : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Tout ce dont nous avons conscience, c'est d'être agité, insatisfait, maussade. C'est là une période de pénible incubation qui peut être ruinée par la moindre touche de volonté propre. Là rien ne sert si ce n'est la parfaite docilité. Une exigence va nous être imposée — la demande de l'obéissance et de cette royale générosité qui donne le tout pour le tout, ne demandant rien en échange —, et notre réponse à cette demande dépendra de notre empressement à renoncer au « moi », et de notre loyauté envers cette vie profonde dont nous ne pouvons comprendre qu'à demi le frémissement intérieur.

III

Alors, peut-être par la soudaine et brusque invasion d'une nouvelle vie submergeant la nôtre du dehors, pour ainsi dire, ou par la soudaine montée de l'inondation venant des profondeurs de l'âme — probablement par la rencontre des deux —, nous prenons conscience de la naissance de l'esprit du Christ en nous, et de notre propre naissance à un monde nouveau et merveilleux. Ou bien le déroulement de ce drame peut être de l'ordre le plus délicat et presque imperceptible. Un silence plein d'at-

tente qui nous enveloppe, puis la venue de la lumière on ne sait comment, la rénovation sacramentelle de l'âme par un élément qui est tombé sur elle, aussi silencieux que la manne, dans une nuit d'obscurité, aussi impénétrable, de cette manière et de mille autres, quelques-unes inexprimables en paroles, la nouvelle vie arrive. Mais de quelque façon qu'elle vienne, cela signifie que l'âme émerge dans un monde familier et cependant étrange à faire peur, un monde dans lequel nous nous sentons complètement perdus et mal à l'aise, et que nous reconnaissons cependant comme notre vraie demeure.

C'est le monde dont Dieu est le centre. Nous Le regardons, et notre vie est renouvelée. Il nous est donné tout un ensemble de valeurs nouvelles, une monnaie spirituelle différente de celle avec quoi nous avons trafiqué jusqu'alors. Nous découvrons en Dieu des beautés inexprimables, nous trouvons dans le Christ des secrets de rénovation qui nous remplissent d'immortelle espérance. La matière se révèle à nous comme le dépôt d'un trésor spirituel insoupçonné, un réceptacle de forces saintes, un laboratoire d'alchimie divine. Partout nous voyons des mystères de guérison et de régénération, de transformation individuelle et de rénovation du monde qui nous étaient demeurés cachés, tant que notre « moi » était pour nous centre. Et comme ces révélations se déroulent, le monde dans lequel nous vivions naguère nous apparaît comme une écorce desséchée, un simple travesti de la réalité se jouant de nous avec ses pathétiques semblants de pouvoir et de joie. Nous sommes morts à tout un univers de délices et de peines, et nous vivons sur un plan nouveau de pensées et d'émotions. C'est comme si nous avions acquis un nouvel ensemble de puissances d'appréciation et d'antipathie, de plaisir et de souffrance.

Tandis que notre naissance à ce monde nouveau est pleine de joies de Bethléem, elle implique aussi, comme Bethléem, un glaive qui nous devra transpercer. Parents et amis ne peuvent comprendre ce qui vient de se passer en nous. Ils nous disent étranges, déraisonnables, sinon exaspérants. Cette incompréhension nous est douloureuse, mais c'est une souffrance salutaire. Elle nous fait sortir de l'assoupissement où l'égoïste préoccupation de notre expérience nous avait plongés, et nous oblige à prendre nos frères en considération. Et surtout, elle met à l'épreuve la réalité de notre expérience. L'âme qui a traversé une phase simplement esthétique ou émotionnelle, ou bien sera perfidement entraînée à de l'hostilité envers ses critiques, ou peut-être se réfugiera dans le calme dédain de l'artiste pour le philistin, se drapant dans ses propres sensations et ignorant les quolibets du vulgaire troupeau. Mais celui en qui le Christ est né ne connaît ni le ressentiment ni le mépris. Loin de permettre à son expérience spirituelle de le faire étranger à ses frères, il voit dans leur méconnaissance à son égard un titre de plus à sa sympathie. Car de même que le Christ naquit au monde, non pour se tenir à l'écart de la vie commune de l'homme en tant que juge, mais pour la partager en frère, se soumettant joyeusement à toutes les limites et à toutes les souffrances qu'une telle fraternité impliquait, de même, celui en qui habite l'Esprit du Christ refusera résolument toute forme d'exaltation religieuse ou mystique qui le porterait à s'affranchir de l'influence paralysante des relations courantes. L'âme qui s'illusionne part en quête d'un roman spirituel, d'une aventure sentimentale qui l'exalte au-dessus d'autres âmes : mais l'âme dans les profondeurs de qui le Christ est vraiment né ne convoite aucun privilège spirituel qui tende à l'isoler, refusant d'être rendue parfaite sans

les autres âmes, ses sœurs. Voici l'épreuve finale de l'expérience religieuse. Si glorieuse que soit l'aventure de l'âme, que ce soit dans le royaume du sentiment mystique ou de la compréhension intellectuelle, si elle ne signifie pas le passage du « moi », en cette vie de Dieu qui est l'amour étreignant le monde entier, elle n'est rien, pire que rien.

Quand nous adoptons le langage des mystiques, et représentons le pèlerinage de l'âme comme une « récapitulation » de la vie de son Seigneur et Maître, nous le faisons parce que cette vie fut essentiellement un abandon du « moi », et chacun de ses événements une étape dans ce drame vers des abandons de plus en plus complets.

Tout revient à la question qui se trouve à la base de toute vie spirituelle. L'élément central de notre communion avec Dieu est-il un acte d'abandon de soi, ou au contraire une exigence égoïste? Le symbole de notre prière est-il la main ouverte ou le cœur ouvert? Nous servons-nous de Dieu comme un moyen de nous réaliser nous-mêmes, ou nous offrons-nous comme un moyen de Le glorifier? Et si nous sommes décidés à faire abandon de nous-mêmes, notre offrande a-t-elle été faite d'un cœur honnête et généreux, sans conditions et sans réserves? Selon la réponse que nous ferons à ces questions, notre vie spirituelle sera ou une entreprise morcelée et frelatée, une bizarre pièce neuve rapportée sur un vieux vêtement, ou la transmutation de toute la vie en la vie de Dieu. Notre vie de prière sera créatrice exactement dans la mesure où toute notre vie sera chargée de l'énergie créatrice de Dieu. Point n'est besoin de perdre notre temps à demander la puissance d'imploration des Apôtres, aussi longtemps que nous n'aurons pas appris à dire avec l'Apôtre : « Je vis; non, ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi! »

Du commencement à la fin, nous devons nous soucier avant tout de toute cette vie profonde que la prière sous-entend. Observons la loi de la prière, la méthode se présentera d'elle-même. Il n'y a qu'une chose indispensable, une âme résolue à dépouiller son « moi », et résolue à vivre désormais en Dieu. « La marque de la sainteté », nous rappelle l'évêque Westcott, « n'est pas la perfection, mais la consécration. Un saint n'est pas un homme sans défaut, mais un homme qui s'est donné sans réserves à Dieu ». Et si nous y réfléchissons bien, un seul acte d'abandon peut faire un saint. Voilà notre seule vraie sagesse dans la prière, et voilà l'unique méthode qui se puisse universellement appliquer.

(*Traduit de l'anglais par* J. MURGIER.)

E. HERMAN.

Mesure de l'amour

L'amour est d'abord une force de la nature : il ne faut point qu'un fabuleux Éros nous en décoche le trait, il surgit comme une eau des sources profondes de l'être. Fontaine inépuisable, onde mystérieuse, dont l'abondance jaillit parfois en torrents redoutables : ce débordement alors renverse tout et l'homme même qui en porte le flot originel.

Nous croyons ainsi que l'amour nous est tout naturel et que pour bien aimer il n'est que de suivre la pente du cœur. C'est où commence notre erreur. L'on sait bien où finit d'aventure la libre passion, dans quels tourments de jalousie, dans quelle servitude, dans quel feu d'enfer, dans quel écœurement qui donne le goût de la mort!

Qu'il nous faut veiller à ce cœur, à cette force neuve qui monte de notre essence même, force terrible et douce, que nous devons à la fois garder pure et bien conduire.

Mais voici notre tourment secret. Il nous semble que l'amour n'a sa loi qu'en lui-même, qu'il doit bondir en un jeu que rien ne règle, sinon son désir et son besoin. Mesurer cette force, n'est-ce pas l'amortir? Gouverner cette flamme, n'est-ce pas l'étouffer? La raison, qui ordonne, ne s'oppose-t-elle pas à l'amour par nature instinctif? La raison calcule, l'amour est spontané. Il faut à l'amour le risque, la raison est prudente. La raison recueille l'homme en lui-même et l'incline à méditer ses chances. L'amour est extatique, il est aventureux; il ne peut que se donner, s'il veut vivre, et

s'il prend sans donner, s'il calcule, s'il mesure ses pas, si son cheminement le ramène à des vues égoïstes, il meurt faute de se renoncer. Comment unir la raison et l'amour ?

C'est le grand œuvre de la vie où bien peu réussissent, que bien peu comprennent, parce qu'ils ne savent remonter jusqu'à la source première de la raison et de l'amour.

La raison est divine en sa lumière la plus haute. Elle a ce pouvoir prodigieux de saisir à l'avance tout le bien où tend notre cœur, de prévoir cette fin, ce terme, ce bout du chemin où nous goûterons, après la marche, le repos. Nous voulons ce bien qui fait le bonheur, nous le voulons, autant que possible, sur cette terre, dans cette vie que nous avons à bien conduire : et notre esprit cherche un idéal où notre amour puisse déployer son élan, donner sa mesure.

Nous avons choisi notre état. L'un ne veut être qu'à Dieu et aux âmes : tout un *idéal* d'amour s'ouvre à son esprit, *un ordre est à trouver* où son besoin d'aimer pourra se satisfaire. Les fiancés, les époux se forgent un autre idéal de vie : ils y engagent tout leur amour et *veulent l'y soumettre*. L'on voit bien que l'amour tout de même cherche une règle, une mesure, et dans le détail de l'œuvre humaine : il veut *servir*, il veut *se soumettre* à cette puissance constructive qui doit, chez l'homme, opérer l'ordre de la vie, réaliser une forme spirituelle où tout notre désir se puisse achever.

Or cette forme de vie, ce comportement profond, cet accord essentiel de nous-même avec nous, de nous et d'autrui, de nous et de Dieu, c'est notre bien par excellence, et c'est la sainte raison qui le trouve. Puis-je aimer vraiment, sans vouloir cette essence de ma perfection ? M'aime-t-on si l'on ne me veut ce bien ? Aimai-je jamais une âme, si je ne veux pour elle, de tout mon pouvoir, cette forme splendide de vie où je

ne sais quel reflet divin réjouit le regard et transporte le cœur? Mais puis-je vouloir cet *ensemble*, cet ordre, ce pur et beau comportement, si tout mon cœur n'est pas d'accord avec toute ma raison, si toute ma raison n'est point d'accord avec Dieu même?

La raison s'élevant à ces vues devient sagesse et trouve la mesure même de l'amour divin. Dieu m'aime ainsi : il veut pour moi cette forme parfaite de vie où toute valeur se réalise en acte d'amour pur. Saint Augustin a bien vu ces choses profondes qui sont au plus secret de notre cœur.

Ne sois pas vaine, ô mon âme, ne laisse pas l'oreille de ton cœur s'assourdir au tumulte de ta vanité. Écoute toi aussi : le Verbe lui-même te crie de revenir; le lieu du repos que rien ne saurait troubler est là où l'amour ne souffre pas d'abandon, s'il n'abandonne lui-même. Vois, ces choses s'en vont pour faire place à d'autres... « Et moi, est-ce que je vais ailleurs ? » demande le Verbe de Dieu. Fixe en lui ta demeure, confie-lui tout ce que tu tiens de lui, ô mon âme, pour le moins fatiguée de déceptions. Confie à la Vérité tout ce que tu tiens de la vérité, tu ne perdras rien. Ce qu'il y a en toi de corrompu reprendra sa fraîcheur, toutes tes langueurs seront guéries, tes éléments périssables seront restaurés, rénovés, étroitement unis à toi; ils ne t'entraîneront plus là où ils descendent eux-mêmes ; ils resteront avec toi d'une façon permanente auprès du Dieu éternellement stable et permanent (1).

Ainsi le cœur humain rejoint la Raison divine et trouve dans le Verbe le lieu permanent de son amour. Et dans l'humble construction de la vie, où nous engageons tout notre espoir, la sainte raison prend ses mesures sur cette fin merveilleuse et marque au désir ses justes pas.

(1) *Confessions*, l. IV, c. XI, trad. de P. de Labriolle.

La spiritualité des Pères apostoliques

(*Suite*)

III. — Saint Polycarpe

De saint Ignace d'Antioche, il faut rapprocher saint Polycarpe de Smyrne. Les deux hommes se sont connus : au cours du long voyage qui le conduisait au martyre, saint Ignace s'est assez longuement arrêté à Smyrne et il a reçu de saint Polycarpe, qui gouvernait, dès ce temps-là, l'Église de Smyrne, l'accueil le plus cordial et le plus empressé; à son hôte, il a envoyé quelque temps plus tard une lettre de remerciements et d'affectueux conseils. Sans doute a-t-il trouvé l'occasion de parler de lui et de faire son éloge, puisque c'est encore à lui que les Philippiens s'adressent pour obtenir la collection complète des lettres du glorieux évêque d'Antioche, et Polycarpe est assez heureux pour satisfaire les désirs de ses correspondants occasionnels.

D'ailleurs, entre Ignace et Polycarpe, il y a bien autre chose que les liens noués au cours d'une rencontre fortuite. Ce sont deux hommes de même tempérament moral, de même climat spirituel. Ils se comprennent et s'apprécient dès qu'ils se voient, parce qu'ils se reconnaissent les fils d'un Maître unique. Suivant la tradition, saint

Polycarpe a été le disciple de l'apôtre saint Jean, et saint Irénée aime à nous rappeler qu'il a recueilli de ses lèvres quelques souvenirs sur lui. De son côté, saint Ignace a vécu dans un monde tout imprégné de pensées johanniques. Nous avons montré que sa spiritualité se rattache directement à celle du quatrième Évangile. Ainsi l'on passe sans aucune peine de l'évêque d'Antioche à celui de Smyrne : leurs âmes sont véritablement sœurs, parce qu'elles sont l'une et l'autre possédées par l'unique amour du Christ Jésus.

La lettre de saint Polycarpe à l'Église de Philippes est assez pauvre en enseignements spirituels : elle a pour but de répondre à une demande des Philippiens; il ne faut guère y chercher autre chose. Sans doute l'évêque de Smyrne profite-t-il de la circonstance pour donner de bons conseils à ses correspondants occasionnels. On dirait volontiers que ces conseils sont de style; ils ne révèlent pas une personnalité accentuée; à peine sont-ils l'expression d'une âme, car, en bien des cas, ils sont presque textuellement empruntés à l'un ou à l'autre des écrits chrétiens que l'auteur a pu connaître, les lettres de saint Paul, surtout l'épître aux Philippiens et plus encore la lettre de saint Clément de Rome aux Corinthiens.

Au fond, toute la doctrine de l'Épître de Polycarpe se résume en ces quelques lignes :

> Ayons sans cesse les yeux attachés sur notre espérance et le gage de notre justice, c'est-à-dire sur Jésus-Christ qui a emporté nos péchés en son propre corps sur le bois, qui n'a point commis de péché et dans la bouche duquel ne s'est trouvé aucun artifice (*I Petr.*, II, 24 et 22), mais qui a tout enduré pour nous, afin que nous ayons la vie en Lui. Tâchons donc d'imiter sa patience, et, si nous venons à souffrir pour son nom, rendons-lui gloire. Tel est le modèle qu'il nous a proposé en sa personne, et nous y avons cru (1).

(1) Polycarpe, *Philip.*, VIII.

Cela est très simple, puisqu'il s'agit uniquement d'imiter le Sauveur, afin de vivre en Lui. Ailleurs, le saint évêque précise ses conseils; il rappelle les vertus qui conviennent aux femmes mariées et aux veuves (1), aux diacres (2), aux jeunes gens (3), aux presbytres (4). Il est d'autant moins nécessaire d'insister sur ces recommandations que l'évêque de Smyrne ne craint pas de reproduire, très habituellement, les formules mêmes de saint Paul.

Si la lettre de Polycarpe nous donne de son auteur une image un peu effacée, celle d'un homme très humble, très modeste, qui aime à se couvrir de l'autorité des apôtres ou de celle de saint Ignace d'Antioche, dont le passage à Philippes a laissé un si profond souvenir, tout autre est l'impression que nous laisse la lecture de la lettre écrite par l'Église qui pérégine à Philomélium par l'Église qui pérégine à Smyrne, pour raconter en détail le glorieux témoignage qu'a rendu le saint évêque. Sans doute, faut-il tenir compte, pour expliquer la différence d'allure entre les deux écrits, de la personnalité même de l'écrivain. Le rédacteur de la lettre à Philomélium est un enthousiaste, et il fait passer dans son récit toute son ardeur entraînante. Mais on peut ajouter que, pendant les nombreuses années écoulées entre l'envoi de la lettre aux Philippiens et sa mort sur le bûcher, Polycarpe a développé son intimité avec le Christ et par suite sa personnalité spirituelle. Il est resté humble, modeste, désintéressé : il a grandi en courage et en fermeté, et il a si parfaitement réalisé l'imitation du Sauveur que l'auteur du récit ne craint pas d'appuyer sur ce trait : « Il fut remarquable non seulement par sa doctrine, mais aussi par son éclatant martyre, que tous désirent imiter, à

(1) Polycarpe, *Epist. ad Philip.*, IV, 2-3.
(2) Id., *ibid.*, V, 2.
(3) Id., *ibid.*, V, 3.
(4) Id., *ibid.*, VI.

cause de sa ressemblance avec l'Évangile du Christ (1). »

De fait, peu de passions de martyrs sont plus émouvantes que celles de saint Polycarpe. Le vieil évêque avait quatre-vingt-six ans au moment de son arrestation; et nous savons qu'il nourrissait sa vie spirituelle par des prières ferventes et presque ininterrompues : avant d'être pris, il s'était retiré dans une maison de campagne voisine de la ville, pour se conformer aux prescriptions de l'Évangile : « Nuit et jour, il ne faisait qu'y prier pour tous les hommes et pour les Églises du monde entier, selon son habitude (2). » Lorsque les agents de l'irénarque arrivèrent pour s'emparer de sa personne, la seule demande qu'il leur fit fut d'avoir une heure à sa disposition pour prier librement : « Ils y consentirent. Alors, se tenant debout, Polycarpe se mit en prières, tellement empli de la grâce de Dieu que, deux heures durant, il ne put s'interrompre... Dans sa prière, il fit mention de tous ceux qu'il avait jamais connus, petits ou grands, illustres ou obscurs, et de toute l'Église catholique, répandue sur la surface de la terre (3). »

La lettre nous a même conservé la grande prière que prononça le saint martyr, avant que le feu fût mis au bûcher :

> Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de ton enfant bien-aimé et béni, Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la connaissance de toi, Dieu des anges et des puissances et de toute la création, Dieu de toute la race des justes, qui vivent devant toi, je te bénis, parce que tu m'as jugé digne de ce jour et de cette heure, digne de prendre part, au nombre des martyrs, au calice de son Christ, pour la résurrection de la vie éternelle, de l'âme et du corps, dans l'incorruption de l'Esprit-Saint. Avec eux, puissé-je être admis aujourd'hui devant toi, en un sacrifice gras et agréa-

(1) *Martyr. Polyc.*, XIX, 1.
(2) *Martyr. Polyc.*, V, 1.
(3) *Martyr. Polyc.*, VII, 3; VIII, 1.

ble, selon que tu m'as préparé d'avance, que tu m'as prédit et que tu as accompli, Dieu sans tromperie et véritable! Pour cela et pour toutes choses, je te loue, je te bénis, je te glorifie, par notre grand prêtre éternel et céleste, Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé : par qui soit à toi, avec Lui et l'Esprit-Saint, la gloire maintenant et dans les siècles à venir. Amen (1).

On ne se lasserait pas de commenter de pareils textes. Notons d'abord que la prière de saint Polycarpe est essentiellement catholique. Elle s'étend au monde entier; elle atteint toutes les Églises, elle se développe jusqu'aux limites du monde. Certes, le saint martyr a particulièrement le droit de penser à la catholicité, lui qui, peu de temps avant d'être appelé à rendre témoignage, a fait le voyage de Rome pour défendre les usages traditionnels des Églises d'Asie pour la fixation de la date de Pâques et qui a été reçu fraternellement par le pape Anicet : pourrions-nous douter qu'au moment suprême, le souvenir des frères lointains qu'il a visités, et devant lesquels il a eu l'honneur de célébrer l'Eucharistie, revive à sa mémoire? La catholicité, par lui, est bien autre chose qu'un mot vide : elle est une bienfaisante réalité, dont il a éprouvé la force. Avant de retourner à Dieu, il tient à prier pour tous les frères qu'il a jamais connus.

Remarquons encore l'allure liturgique de la prière de Polycarpe. Cette prière prend d'elle-même la forme d'une action de grâces et annonce en quelque sorte les anaphores des siècles suivants. Quelques-unes de ses expressions se retrouveront même dans le *Gloria in excelsis*. La doxologie, qui la termine, a étonné, par sa forme inusitée, bien des commentateurs, et il est vrai que la liturgie postérieure ne l'a pas ratifiée : peut-être est-elle d'autant plus intéressante, puisque nous y trouvons la mention du Saint-Esprit, associé au Fils pour glorifier Dieu dans l'éternité. La Trinité entière est ainsi invoquée par l'évêque

(1) *Martyr. Polyc.*, XIV.

de Smyrne : au jour lointain de son baptême, Polycarpe en a reçu le sceau ; il se plaît à renouveler le souvenir de cette prise de possession de son âme par Dieu, au moment où il va recevoir le douloureux baptême du feu.

Prière toute personnelle par son sens général, puisqu'elle s'adapte en tous ses détails à sa situation particulière, à la mort qu'il va endurer et qui lui a été annoncée d'avance au cours d'une vision, la formule de Polycarpe est pourtant tissée d'expressions qui viennent des livres saints, et assez particulièrement de saint Jean. Comme on l'a remarqué, « ces rapprochements de détail ont leur intérêt : ils nous font saisir, dans cette prière, les influences religieuses dont le martyr était tout rempli... L'Ancien Testament, le Nouveau et spécialement les écrits de son maître saint Jean ont pénétré sa vie ; les prières liturgiques que, si longtemps, il a récitées devant ses fidèles, ont elles aussi gravé leur empreinte dans son âme, et, dans cette circonstance solennelle entre toutes, en ce jour, à cette heure, où il va souffrir pour Dieu et s'immoler comme une victime, en présence des Juifs qui le haïssent, des païens qui l'outragent, des chrétiens qui le vénèrent et le contemplent, le vieux pontife, en offrant son sacrifice, redit d'instinct les formules chères où sa religion se complaît. »

A côté de saint Ignace, Polycarpe est extraordinairement calme. Il n'a rien fait pour désirer le martyre. Il a même commencé par quitter Smyrne et par se retirer dans une campagne voisine. Il a fallu qu'un des siens le trahisse et le rédacteur de sa passion aura soin de noter cette ressemblance nouvelle avec Jésus. Cette merveilleuse tranquillité, qui sied à un vieillard, n'enlève rien à l'ardeur de son amour pour le Christ. Sommé de le renier et de proclamer la seigneurie de César, il répond simplement : « Voici quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait aucun mal : comment pourrais-je blasphémer mon roi et mon Sauveur (1)? » Que de tendresse

(1) *Martyr. Polyc.*, IX, 3.

concentrée dans ces quelques mots! Polycarpe use, il est vrai, d'une formule négative. Le Christ, dit-il, ne lui a fait aucun mal; et nous ne pouvons pas nous empêcher de lire ici l'aveu d'une reconnaissance totale pour celui qui a été la source de tout bien, le principe de toute grâce, l'origine de toute vie et de toute lumière. Le Christ n'a pas fait de mal à Polycarpe. Sans doute : toutes les faveurs spirituelles qui ont été départies à l'évêque sont venues de lui et par lui. Serait-il possible de le maudire?

On comprend dès lors comment, après le prononcé de la sentence qui le condamnait à mort, Polycarpe ait été tout débordant de courage et d'allégresse et comment la grâce rayonnait sur son visage (1). N'avait-il pas atteint le terme de sa course, et les visions qu'il avait eues n'étaient-elles pas en train de se réaliser? Trois jours avant son arrestation en effet, Polycarpe avait été favorisé d'une vision au cours de sa prière : il avait vu son oreiller consumé par le feu, et il avait déclaré à ses compagnons qu'il devait être brûlé vif (2). Et plus récemment encore, au moment où il était entré dans l'amphithéâtre, il avait entendu une voix qui disait : Courage, Polycarpe; sois un homme (3). Ces faveurs divines doivent être relevées; nous avons vu déjà que saint Ignace les avait également reçues. Bien d'autres martyrs les obtiendront aussi. Nous n'avons nul besoin de chercher à en déterminer le caractère exact et à les traduire dans la terminologie précise qui est aujourd'hui employée. Il nous suffit de constater qu'un vieillard, comme Polycarpe, parfaitement calme, maître de lui jusqu'au dernier moment, est l'objet de grâces extraordinaires et qu'il les reçoit sans surprise. Elles sont pour lui quelque chose de normal; elles font partie intégrante de sa vie spirituelle.

La lettre de l'Église de Smyrne ne nous renseigne pas

(1) *Martyr. Polyc.*, XII, 1.
(2) *Martyr. Polyc.*, V, 2.
(3) *Martyr. Polyc.*, IX, 1.

seulement sur saint Polycarpe. Elle nous apporte encore de précieuses données sur les martyrs qui souffrirent avant lui et sur l'état d'esprit de la communauté chrétienne en face de la persécution,

Onze chrétiens, à ce qu'il semble, avaient été arrêtés avant l'évêque :

> Déchirés par les fouets, au point qu'on voyait la structure intime de leur corps jusqu'aux veines et aux artères intérieures, ils supportaient tout avec patience. Les spectateurs eux-mêmes, saisis de pitié, versaient des larmes; mais eux, ils déployèrent un tel courage, que pas un ne poussa un cri ni un soupir. Ils nous firent voir à tous, ces généreux confesseurs du Christ, qu'à l'heure du supplice ils étaient absents de leur corps, ou plutôt que le Seigneur se tenait à leur côté et s'entretenait avec eux. Uniquement attentifs à la grâce du Christ, ils méprisaient les tourments de ce monde, et se rachetaient par une heure de souffrances, de l'éternel châtiment (1).

Comme leur évêque, les autres martyrs trouvent dans le Christ toute leur force. S'ils sont impassibles dans les supplices, s'ils résistent à tous les assauts du démon, c'est que le Sauveur habite en eux et converse avec eux. Leur force n'est pas une force humaine, mais elle vient de Dieu. L'un des confesseurs, Quintus, après s'être spontanément présenté au tribunal, est pris de peur en face des bêtes et il consent à offrir de l'encens : le rédacteur de la lettre n'en est pas surpris. Quintus a mis toute sa confiance en lui-même; il a péché par orgueil et par vaine gloire. Comment pourrait-il, au moment de l'épreuve, compter sur l'assistance du Christ? Les autres, qui se sont renoncés eux-mêmes, qui ont laissé au Seigneur l'initiative de leurs démarches, sont au contraire remplis de Lui, et c'est sa propre vie qui se manifeste en eux.

On comprend dès lors l'admiration sans borne que les fidèles de Smyrne éprouvent pour leurs martyrs. Ils

(1) *Martyr. Polyc.*, II, 2-3.

recueillent les ossements de Polycarpe, qu'ils déclarent plus précieux que les pierres précieuses, plus estimables que l'or, et ils les déposent dans un lieu convenable; ils se réunissent dans la joie et l'allégresse pour célébrer l'anniversaire de la naissance du saint évêque : entendons ici sa naissance à la vie éternelle par le martyre, son entrée dans le royaume de Dieu. Ils sont assurés que Polycarpe partage désormais l'allégresse des apôtres et de tous les justes, qu'il glorifie Dieu le Père tout-puissant et qu'il bénit Notre-Seigneur, Jésus-Christ, le Sauveur de nos âmes, le pilote de son corps, le pasteur de l'Église catholique répandue sur la terre (1).

Qu'on ne se trompe pourtant pas sur la nature des hommages ainsi rendus aux martyrs. Quelques païens, paraît-il, et plus encore quelques Juifs redoutaient que les chrétiens n'abandonnassent le crucifié, pour adorer Polycarpe. Une telle pensée révolte le rédacteur de la lettre :

> Ils ignoraient, dit-il, que jamais nous ne pourrons ni abandonner le Christ qui a souffert pour le salut de ceux qui sont sauvés dans le monde entier, innocent pour des pécheurs, ni rendre un culte à un autre; car lui, nous l'adorons parce qu'il est le Fils de Dieu; quant aux martyrs, c'est en leur qualité de disciples et d'imitateurs du Seigneur que nous les aimons, et ils en sont bien dignes par leur attachement sans bornes à leur roi et maître. Puissions-nous, nous aussi, partager leur sort et suivre comme eux les leçons du Christ (2).

Nous trouvons tout naturel un tel langage, et tous les élèves de nos catéchismes sauraient aujourd'hui le tenir. Peut-être, nous semblera-t-il plus admirable si nous songeons au temps où il a été tenu par les fidèles de Smyrne. Les chrétiens alors vivaient constamment au milieu des païens et le polythéisme était pour eux le spectacle quo-

(1) *Martyr. Polyc.*, XIX, 2.
(2) *Martyr. Polyc.*, XVII, 2-3.

tidien. Beaucoup d'entre eux étaient des convertis, et, avant d'arriver à l'Église, ils avaient aussi adoré toutes sortes de divinités. C'est l'un d'eux cependant, parlant au nom de tous ses frères, qui expose sans aucune erreur la doctrine chrétienne. Certes, on admire les saints, on les envie, on les honore, on les prie, on fête l'anniversaire de leur martyre. Mais tout cela n'est rien, en comparaison du culte que l'on rend à Dieu seul et à son Fils, Jésus-Christ. Ici encore, sous le calme des formules, on sent poindre les sentiments les plus profonds de l'âme chrétienne. « Jamais nous ne pourrons abandonner le Christ ni rendre un culte à un autre. » Quelle tendresse, quelle ferveur contenue dans ces mots si simples! L'écrivain ne cherche pas à étonner ou à faire de l'éloquence. Il dit ce qu'il pense, ce que pensent avec lui tous ses frères. Au Christ seul l'hommage de l'adoration, l'hommage de l'amour sans limites. La seule récompense qu'ambitionnent les fidèles de Smyrne, c'est de pouvoir un jour devenir aussi de véritables disciples en donnant leur vie pour celui qui le premier a donné sa vie.

Gustave Bardy.

L'abbé Perreyve

Il est impossible de méconnaître ce que nous devons aux catholiques libéraux du siècle dernier. Ils purent commettre des erreurs, manquer d'une doctrine assez solide, pécher par excès de confiance et de générosité, bien qu'on n'aperçoive pas comment un chrétien pourrait ne pas commettre de tels excès, s'il est fidèle à la doctrine du Christ; il y a du moins une chose qu'on ne peut de bonne foi leur contester, c'est le sentiment que la vérité chrétienne vaut pour tous les temps, et que le monde moderne, dans son essence, ne lui est pas plus étranger qu'aucun autre. Si l'on se prend à réfléchir aux conséquences qu'une telle position de principe implique, on verra que la rupture avec le gallicanisme de même que le sens de l'apostolat missionnaire en découlent naturellement. Enfin, il y a une autre raison, et celle-ci péremptoire, d'aimer ces nobles âmes, c'est qu'elles furent particulièrement aimables. Mais entre toutes, même les plus grandes, celles d'un Lacordaire ou d'un Ozanam y comprises, aucune figure n'égale pour la grâce et le charme Henri Perreyve.

Remercions M. l'abbé Peyroux de nous avoir ressuscité Perreyve (1). Pour combien d'entre nous n'était-il déjà plus qu'un nom illustre, mais dont on ne savait au juste ce qui lui avait valu sa gloire? Nous nous rappelions avoir trouvé dans la bibliothèque de notre grand'mère

(1) Abbé Cl. Peyroux, *L'abbé Perreyve raconté par lui-même,* avec Préfaces des chanoines Desgranges et Thellier de Poncheville. 1 vol., Paris, Spes, 1934.

quelque ouvrage pieux signé de ce nom; nous avions peut-être entendu dire qu'il était très éloquent et qu'il mourut tout jeune. Mais comment nous serions-nous doutés qu'en plein Second Empire, en un temps où ne retentissait plus à Notre-Dame la grande voix de Lacordaire; lorsque Ozanam venait de mourir; alors que la Vierge se manifestait à Lourdes parmi la suspicion des autorités; tandis que le Curé d'Ars, parfaitement inconnu, faisait des miracles; à une certaine distance, il faut l'avouer, de ces humbles sublimités qu'il ne semble même pas avoir soupçonnées, mais dans le prolongement des grandes voix qui venaient de s'éteindre, florissait Henri Perreyve? Dans une zone moyenne, entre les platitudes de l'Église concordataire et les manifestations surnaturelles qui leur faisaient contrepoids, il représente avec éclat la masse anonyme du bon clergé de cette époque. Cela explique, mais cela justifie aussi sa très rapide renommée. La France catholique d'il y a soixante ans s'est reconnue en Henri Perreyve comme en un modèle situé un peu au-dessus du commun, mais non tellement haut que l'on s'essouflât à le suivre.

Dirai-je que le livre de M. l'abbé Peyroux est un panégyrique? Ce serait fort injuste. D'un bout à l'autre de ces pages nous ne cessons pas d'entendre Perreyve lui-même, et si l'impression qui en ressort est réconfortante et même exaltante, le mérite n'en revient pas au peintre, mais au modèle. Je sais que M. l'abbé Peyroux ne m'en voudra pas de paraître diminuer son propre mérite, puisque visiblement il n'a eu d'autre ambition que de disparaître derrière celui qu'il avait pris à tâche d'évoquer. Une telle modestie n'est pas donnée à tout le monde. Elle n'exige pas seulement des qualités de cœur, mais encore de très rares qualités intellectuelles. Pour s'absorber ainsi dans son objet, un écrivain doit s'être élevé exactement à sa hauteur. Le résultat est extraordinaire, et je répète que c'est une véritable résurrection.

Mieux que dans ses propres ouvrages, où on ne le trou-

verait que dispersé, l'abbé Perreyve est tout entier dans ce livre, fait uniquement de citations en très grande partie inédites. Certes, M. l'abbé Peyroux n'est pas pressé, et l'on pourrait juger à première vue que près de 700 pages sur Henri Perreyve en 1934, c'est beaucoup. Mais lisez-le et, dès les premiers chapitres, cette impression se dissipera. L'âme de Perreyve, bien qu'il fût en apparence l'homme le plus confiant, ne se découvre qu'à la longue dans ses plus secrets détours, et ce qu'il faudrait maintenant savoir tirer de ce livre, pour en faire l'éloge qu'il mérite, c'est un portrait moral de Perreyve.

Il est né le 11 avril 1831 à l'ombre des tours de Saint-Sulpice. Ce détail a son importance, si l'on songe à tout ce que représente dans l'histoire du catholicisme français cette illustre paroisse. C'est aux fameux catéchismes de Saint-Sulpice que Perreyve puisera le rudiment de la doctrine chrétienne, et il restera toute sa vie marqué, bien qu'il n'ait pas été prêtre de Saint-Sulpice, par cet esprit à la fois austère et cordial, par cette grande urbanité de manières qui sont les traits de la maison. C'est à Saint-Sulpice enfin que Perreyve fit en 1843 sa première communion et qu'il reçut, ce jour-là même, l'appel de Dieu. Là encore il connut son plus intime ami, l'abbé Eugène Bernard, dont la correspondance avec Perreyve a été si largement et si heureusement mise à contribution par M. l'abbé Peyroux.

Mais ces années '40 sont aussi celles où Lacordaire occupait avec un incomparable éclat la chaire de Notre-Dame. Et Perreyve fut avant tout le fils spirituel de Lacordaire. De lui il n'apprit pas seulement les règles de l'éloquence chrétienne, de fortes raisons de croire; mais le grand dominicain lui montra qu'on peut aimer également Dieu et la liberté, ou plutôt qu'il n'y a là qu'un seul et unique amour. Lorsque, dans les dernières années de sa vie, après la mort du Père, Perreyve évoquait cette tête humble et libre, on eût pu croire qu'il parlait de lui-

même, tellement le disciple en ceci s'était identifié au maître. Ce que furent plus tard les rencontres, et puis l'intimité entre Perreyve et Lacordaire, il faut lire le livre de l'abbé Peyroux pour l'apprendre dans le détail, et aucun détail ici n'est insignifiant ou négligeable. La gravité de l'un, déjà vieux, atteint par les déceptions, et la gaieté pétulante de l'autre s'unissent dans un égal enthousiasme et un égal amour.

Mais j'ai prononcé le mot d'enthousiasme. S'il est en effet une marque propre à cette élite catholique du milieu du siècle dernier, c'est bien un généreux enthousiasme. La vérité ne les possède pas seulement; elle les soulève. Rien n'est plus curieux à cet égard que la figure du Père Gratry, dans l'Oratoire duquel Perreyve se prépara au sacerdoce. Toujours plein de projets, rêvant d'une société de jeunes catholiques instruits et pieux, qui sauraient répondre par leur vie et par leur doctrine aux objections et aux résistances des incroyants, il faut que ce soit le jeune Perreyve qui lui rappelle parfois le sens des réalités. Et Ozanam, et Montalembert, avec des tempéraments un peu différents, pensaient et agissaient de même.

On devine ce que durent être pour eux ces journées de février 1848, où ils purent croire réalisé le rêve de leur jeunesse, et où luisait enfin l'aurore d'une liberté qui ne serait pas contre Dieu. Les lendemains furent cruels. Le peuple les déçut; l'événement les trompa. Ce furent d'abord les journées de Juin, puis la république conservatrice et césarienne, enfin l'Empire. Leur foi n'en fut pas ébranlée, et rien n'est curieux comme de voir de quelle façon Perreyve accueillait le retour de Pie IX à Rome sous la protection des baïonnettes françaises : « Il n'y a pas cinquante ans que le grand-oncle de notre fameux neveu violait l'autorité du pape et ses droits les plus chers. La grandeur du Pape diminua-t-elle dans ce temps pour avoir été traînée sur les grandes routes jusque dans la Capitale du vainqueur? Non, pas plus que l'autorité de Pie IX n'est rehaussée aujourd'hui de tout ce triomphe factice... »

Mais il faut nous élever au-dessus de l'épisode, si grave soit-il, pour voir Henri Perreyve à vingt ans écrire à Bernard ces lignes que l'on pourrait croire d'aujourd'hui, tellement certaines attitudes inspirées par la vérité demeurent opportunes dans les conjonctures en apparence les plus diverses :

> Nous devons vivre pour combattre, mourir peut-être (je dirais presque sans doute si je ne craignais de tenter la Providence) pour la vérité de l'avenir social. Nous devrons, entre ceux-là qui voudront s'affranchir de Dieu même et ceux qui se feront de l'Évangile un drapeau contre la liberté, nous devrons porter haut et ferme la vraie doctrine évangélique, riche d'avenir et fondement de tout progrès. Notre tâche sera rude sans doute et difficile. Nous serons calomniés et reniés par ces deux extrêmes, mais qu'importe si nous sommes avoués de notre conscience et de Dieu? Habituons-nous à cette idée qu'au-dessus de toutes ces lois faites et refaites par les hommes il y a une loi supérieure, immuable, imprescriptible, dont la sanction est inévitable dans un autre monde, et alors, tantôt à travers les mépris, tantôt à travers les persécutions, tantôt à travers les combats les plus terribles, portons-la toujours avec nous, au fond de notre cœur et hardiment sur nos fronts. Nous vivons en des temps où le courage sera toute la prudence des hommes de bien.

Qu'importe si après cela, à quoi il demeura fidèle toute sa vie, Perreyve n'eut pas une doctrine sociale bien nette? Il fallait alors la construire de toutes pièces, et s'il avait vécu plus longtemps, il semble bien qu'il aurait essayé lui-même de combler cette lacune. Ne s'écriait-il pas dans cette station à la Sorbonne qui fut sa dernière grande manifestation oratoire, en 1864 :

> Je voudrais vous conjurer, Messieurs, de consacrer une grande part de votre vie à l'étude de l'économie politique dont le but admirable est de diminuer la souffrance de l'homme sur la terre et d'améliorer sa condition. Il faudrait que, dans les temps où nous sommes, un chrétien

intelligent et libre ne se laissât dépasser par personne dans l'étude et dans l'application politique des sciences sociales. Nous ne devrions pas souffrir, nous chrétiens, que quelqu'un, dans le monde, parlât mieux que nous sur ces grandes questions qui agitent si puissamment et si légitimement les esprits de ce siècle, et que l'Évangile a, seul, soulevées dans le monde : les questions du paupérisme, du travail, de la famille, des associations, des secours mutuels des caisses de retraite, des asiles, des crèches, du travail des femmes, du travail des enfants, question d'une importance absolue, et qui intéressent les fondements essentiels de la société humaine. Il faudrait, j'ose le prétendre, Messieurs, que nous fussions à la tête de toutes les entreprises d'amélioration sociale; que chacun de nous, parce qu'il est chrétien, fût sensible à l'excès sur tout ce qui se passe dans le monde à cet égard. Le chrétien est un homme auquel Jésus-Christ a confié tous les hommes. Rien de ce qui regarde l'intérêt d'un seul ne peut lui être étranger. Il faudrait qu'il n'y eût pas une invention, pas une découverte, pas une organisation nouvelle, pas une association bienfaisante, pas un essai pour soulager la souffrance, pas une tentative, pas une machine destinée à alléger le travail humain, sans que nous fussions là, les premiers à les connaître, à les étudier, à les développer, à y donner du temps, de l'argent, des efforts, l'ardeur, l'espérance, la vie, il faudrait cela, Messieurs. Là est notre devoir certain, notre devoir à tous !

Qu'ajouter à une pareille page, où le devoir d'aujourd'hui est si clairement tracé? Seulement, depuis, il y a eu les grandes Encycliques de Léon XIII et de Pie XI, le mouvement des Semaines sociales, et tant d'autres initiatives, dans l'Église ou hors de l'Église, que les paroles de Perreyve pourraient sembler banales à un lecteur superficiel. Aujourd'hui presque tout le monde parle ainsi, mais en 1864, Ozanam étant mort et de Mun pas encore né à la vie publique, il n'y avait qu'un Perreyve. Et l'on ne peut pas douter que, si Dieu lui avait accordé une plus longue vie, il eût été au premier rang de ces catholiques sociaux qui se manifestèrent quelques années

plus tard. Ainsi son rôle ne fut pas tellement celui d'un précurseur, puisque l'on trouve, en particulier chez Ozanam, mais en général dans tout le groupe qui gravite autour de Lacordaire et de Montalembert, des tendances analogues. La vocation propre de Perreyve semble plutôt avoir été de maintenir la flamme pendant la période la plus difficile et la plus ingrate.

Que l'on songe, en effet, à ce que fut cette France des années '60, où l'apostasie de Renan commençait à mûrir ses fruits, où Leconte de Lisle régnait sur le Parnasse, tandis que, « là-bas dans l'île », le Père faisait entendre le grondement de sa voix; où Flaubert trônait sur le roman; où la musique de Meilhac et Halévy enchantait une société frivole et légère; où Victor Duruy introduisait à l'Instruction Publique cet anticléricalisme tantôt brutal, tantôt sournois, qui est demeuré depuis la marque de la maison (je réunis à dessein les traits les plus disparates, mais ils convergent, d'une certaine manière). Croit-on que la tâche fût facile pour un jeune prêtre qui semblait voué à l'apostolat auprès de la jeunesse studieuse et des milieux cultivés? Il réussit pourtant à force d'élan, de don de soi, de véritable jeunesse. Car ce n'est pas assez de dire que Perreyve est mort jeune; il faut ajouter qu'il fut la jeunesse même revêtue de la dignité sacerdotale, et le trait le plus marquant de sa figure me paraît être cette union de la jeunesse et du sacerdoce, qui est évoquée dans le premier psaume de la Messe.

Nous avons vu qu'il fut appelé à douze ans, et si vous lisez le livre de M. l'abbé Peyroux, vous apprendrez en outre toutes les résistances extérieures et intérieures que Perreyve rencontra sur le chemin qui conduit à l'autel. Résistances normales, au surplus, et qu'il ne faudrait pas majorer. Cependant, au fond, il n'y eut jamais le moindre doute quant à la décision finale. On put le voir étudier docilement le droit pour obéir à son père, ou faire dans le monde quelquefois une assez brillante figure, car il était naturellement beau et élégant, mais son cœur ne

cessa jamais d'être entièrement consacré. Il faut dire enfin que ce jeune homme si parfaitement doué à tant d'égards fut, pendant les seize dernières années de sa vie, à savoir depuis l'âge de dix-neuf ans, un grand malade. Or, l'admirable c'est que cette maladie, qui faillit l'écarter du sacerdoce, ne glaça point son ardeur. Mais elle a été dans sa vie la croix qui ne manque à aucune existence féconde. Peut-être cette épreuve était-elle nécessaire pour calmer ce qu'il y aurait eu sans cela de trop impétueux dans la nature de Perreyve. En tout cas, elle achève sa physionomie spirituelle sur un apparent contraste. Et cette jeunesse, encadrée d'un côté par l'austérité du sacerdoce et de l'autre par l'ombre d'une mort sans cesse menaçante éclate d'une façon encore plus pathétique. Les jeunes élèves de Sainte-Barbe, les étudiants de la Sorbonne, où Perreyve fut professeur d'histoire ecclésiastique, ceux enfin qui se réunissaient au *Cercle catholique des étudiants*, tous subirent la forte emprise de ce prêtre en qui s'unissait à la plus magnifique éloquence le trait le plus direct et le plus familier. Si M. l'abbé Peyroux a si bien su parler de Perreyve, ne serait-ce point que lui-même a charge aujourd'hui de continuer auprès de la jeunesse étudiante l'apostolat de son illustre modèle?

Néanmoins, ce qui nous touche le plus chez Perreyve, ce n'est pas encore sa vocation d'apôtre des étudiants et des intellectuels de son temps (à cet égard sa correspondance avec J.-J. Ampère contient pourtant des merveilles), mais sa figure de prêtre. Il a compris l'honneur du sacerdoce catholique. On connaissait déjà sa *Méditation sur les Saints Ordres*, dont M. Peyroux donne de larges extraits. Mais ce qu'on n'avait pas encore lu, ce sont les admirables lettres à Eugène Bernard, à Charles, à Adolphe Perraud, le futur Cardinal, où Perreyve s'abandonne, à la veille du sous-diaconat ou de la prêtrise, aux saintes émotions dont son âme est remplie. Il y a là, pour les laïques, une véritable révélation, et je souhaite à ce beau livre de très nombreux lecteurs pour qu'ils apprennent

quelle chose sublime est l'âme d'un jeune homme qui se donne à Dieu. Il était pareil à l'un de nous, je veux dire aux meilleurs d'entre nous. Rien de beau, ni de noble en son siècle qui ne l'ait rempli d'enthousiasme ; rien de bas ou de vil qui n'ait soulevé son indignation. Il souffre de la liberté confisquée en 1851 ; il prend part aux malheurs de l'Irlande ; en 1863-64, il est aux côtés de la Pologne une fois encore insurgée contre ses oppresseurs, et même son dernier livre sera consacré à la cause polonaise. Mais rien de tout ceci ne le détourne ; tout, au contraire, le ramène au pied de ce tabernacle dont il s'est fait le serviteur. Il porte ses regards de tous côtés sur le monde ; il scrute l'histoire, il interroge les pierres de Rome, et rien ne l'éloigne du sein maternel de l'Église. Il nous montre par son exemple que tout est possible avec le Christ. Pas de vie plus pleine et pas de plus achevée que celle de ce grand malade qui meurt à trente-quatre ans, presque comme son Maître, après avoir vécu de longs mois dans l'impuissance physique. Combien de fois n'a-t-il pas exprimé la crainte que cette fatale maladie ne lui fît manquer sa vie! Il savait bien, au fond, qu'un bon prêtre ne peut pas être un raté. Mais son humilité lui dissimulait ses propres mérites. L'idéal qu'il s'est formé du sacerdoce est si élevé qu'il désespère d'y atteindre. Et pourtant, il n'a pas refusé le fardeau, il n'a pas repoussé la couronne. C'est ici qu'il faut admirer cette ineffable alliance d'humilité et de confiance qui est proprement l'attitude chrétienne, car nous sommes enfants de Dieu.

Mais enfin, direz-vous, quoi de particulier à Perreyve? Quel est le bon prêtre dans la vie duquel on ne trouverait des sentiments analogues? Je ne crois pas, en effet, que l'originalité fût la principale qualité de Perreyve. Ami d'Ozanam, fils spirituel de Lacordaire, élève de Gratry, ami de Dupanloup et de Montalembert, l'effigie de ce jeune homme ne se détache pas au premier coup d'œil sur l'admirable frise que forme, dans la perspective de l'histoire, l'élite du catholicisme français au siè-

cle dernier. Qu'il eût de grands dons intellectuels, un remarquable génie oratoire, tout cela, il est vrai, n'est plus aujourd'hui que poussière. L'érudition du professeur d'histoire ecclésiastique nous semble sommaire; nous n'entendons plus la voix du prédicateur, nous ne pouvons évoquer ses gestes ni son visage lorsqu'il prononçait de tels sermons que Montalembert avouait n'avoir jamais assisté à rien de pareil, et il ne nous en reste que la phrase morte, imprimée noir sur blanc. Mais que tout cela est bien peu l'essentiel, lorsqu'il s'agit d'un Perreyve! Sans doute, s'il avait vécu davantage, il aurait égalé les plus grands; son nom dominerait probablement l'histoire du catholicisme français pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle. Mais rien ne pouvait être ajouté à cette qualité d'âme qui nous séduit et nous attire après soixante ans, comme elle fit au premier jour. J'ai dit au début de cet article que Perreyve fut aimable, et c'est sur ce mot que je voudrais terminer. Mais bien des mots aujourd'hui ont tant perdu de leur force première qu'il faut en quelque sorte les ranimer lorsqu'on les emploie. Ainsi en est-il de cet adjectif qui ne s'applique plus guère qu'aux qualités les plus superficielles. Nous savons pourtant que le Christ, au cours de sa vie mortelle, fut souverainement aimable, c'est-à-dire non seulement digne d'être aimé, ce qui va de soi, mais attirant l'amour et l'amitié. Or, chacun des prêtres qui le représentent ici-bas ne devrait-il pas reproduire en lui-même quelqu'une des qualités inégalables du divin modèle? Il semble bien que ç'ait été le cas pour Perreyve.

Son amabilité, sans doute, était à l'origine un don naturel. Elle tenait au charme de ses manières; à une certaine grâce physique, que ne détruisit pas la maladie, mais qu'elle affina; surtout à la faculté d'aimer, de se donner, à l'élan, à l'ouverture généreuse d'une âme incapable de calcul et de défiance. Mais comment pourrait-on, que par une abstraction illégitime, saisir et définir cette grâce naturelle avant qu'elle ne s'épanouît sous l'influence

des dons surnaturels? Nous ne connaissons Perreyve que chrétien. Depuis le moment où il reçut le Saint-Esprit avec le baptême jusqu'à l'Extrême-Onction que lui administra Adolphe Perraud, il ne paraît avoir jamais marché que dans les sentiers de la Grâce. Ainsi, ce n'est pas d'une amabilité naturelle qu'il convient de parler avec lui, mais d'une amabilité à l'image de celle du Christ, dès les plus jeunes années. Elle devient parfaite le jour où Perreyve reçoit la grâce du sacerdoce. Il faut donc admirer en lui ce que le Christianisme peut offrir de plus séduisant. Certes, il a d'autres aspects, peut-être plus hauts, et le saint Curé d'Ars, pour me borner à un seul exemple, présente du prêtre un modèle assez différent de celui-ci. Mais enfin, pourquoi ne nous féliciterions-nous pas qu'une fois, tout près de nous, tant de grâce naturelle se soit trouvée unie à une si éminente dignité? Si des âmes aussi hautes qu'un Lacordaire et qu'un Ozanam aimèrent tellement Perreyve, c'est qu'elles voyaient en lui bien d'autres dons que ceux d'une très riche nature, et qu'elles furent précisément sensibles, comme nous le sommes encore, à son amabilité surnaturelle. Il me semble que Perreyve demeure le modèle du prêtre qui est pour les jeunes gens moins un père qu'un ami plus grave, mais tout aussi aimant, un frère aîné sur le front duquel brille discrètement la couronne du sacrifice total. En lui, non seulement la jeunesse et le sacerdoce ne sont pas ennemis, mais ils s'appellent et se complètent l'un l'autre. Nous savons que Dieu n'aime pas les holocaustes mouillés; ceux qu'il convie à son autel ne sont pas des vieillards flétris et désabusés, mais des âmes neuves et claires, brûlant des plus généreux enthousiasmes, et rien n'est plus beau sur la terre qu'un jeune homme qui consacre à Dieu sa virginité et la fleur de ses espérances. Tel fut Perreyve, qui mourut avant la saison des fruits, jeune non seulement par l'âge, mais par une richesse de nature qui le rendait sans doute incapable de vieillir.

M. l'abbé Peyroux, qui connaît bien les jeunes gens, a

certainement pensé à eux lorsqu'il a évoqué avec tant de patience et tant d'amour la figure juvénile d'Henri Perreyve. Le vœu qu'il n'a pas exprimé, pourquoi ne le formulerions-nous pas? Puissent ces pages apprendre à beaucoup de jeunes ce que c'est que le sacerdoce catholique et favoriser en eux le solennel silence au sein duquel peut-être quelques-uns d'entre eux percevront l'appel de Dieu! Qu'est le prêtre, après tout, qu'un chemin vers le Christ? Et je pense que la suprême ambition de Perreyve serait comblée s'il lui était encore donné de conduire par son exemple de jeunes frères vers l'autel. Telle est sans doute aujourd'hui la vocation qui lui demeure ici-bas...

JACQUES MADAULE.

« Centrer » sa vie

(A propos des Lettres et des Essais du lieutenant de vaisseau Dupouey.)

De l'avis des sages de tous les temps, il importe avant tout de « centrer » sa vie, si on veut pleinement la vivre ; car toute dispersion est une perte de substance, un manque, une diminution. Mais autour de quoi la « centrer » ? c'est là que la contradiction commence. Autour du « moi » ou du « non-moi » ? dans l'égoïsme ou l'altruisme ? dans l'exaltation de l' « individu » ou dans le don de la « personne » ? — et à qui celle-ci acceptera-t-elle de se donner ?

Le christianisme a répondu depuis longtemps. La « personne » créée par Dieu et qui doit retourner à Dieu n'a pas le choix entre plusieurs « centres ». C'est autour de Celui qui créa la « personne » que la personne a le devoir de se « centrer ». Elle a reçu de Lui la vie ; elle reçoit de Lui à tout instant la grâce ; l'individu qui dépend d'elle doit abdiquer entre ses mains le pouvoir qu'il s'arroge de vivre pour lui seul dans l'admiration de lui-même.

Il n'est pas d'illustration plus convaincante de cette suprême vérité et du combat que ne cessent de mener en nous l'égocentrisme et son contraire que l'aventure spirituelle de Pierre-Dominique Dupouey dont les Éditions du Cerf réimpriment les *Lettres de Guerre*. Il naquit en un temps — le nôtre — où l'individualisme achevait de briser toutes les digues que la foi tentait de lui opposer depuis la Réforme et la Renaissance. Nous avons trop souvent tendance à dissocier ces deux mouvements. Apparemment ennemis à leur origine, ils suivaient cependant

deux chemins parallèles, peu à peu gauchis, convergents. Le « libre examen » qui semblait moral et restrictif des entraînements sensuels de l'homme, la « virtu » qui faisait figure de licence et s'appliquait à les satisfaire sans frein, devaient nécessairement aboutir, dans l'affirmation de l'individualisme, au dogme essentiel de la Révolution : l'instauration de l'Homme au centre de la vie du monde, à la place même de Dieu. Quelle défense avions-nous à la fin du XIX^e^ siècle contre les sophismes régnants ? Démagogiques ou aristocratiques, ils descendaient tous de la même source ; on ne la quittait ici que pour la retrouver là. Tandis que le peuple versait dans le socialisme matérialiste, les plus raffinés des intellectuels s'éprenaient de Frédéric Nietzsche, si méprisant pour lui, au nom du même Dieu, leur « moi ». On venait de traduire ses livres : l'ivresse que nous y puisions était tonique, joyeuse et cruelle. Morale des esclaves et morale des maîtres. Nous étions des maîtres, bien entendu. Nous n'avions plus d'yeux que pour nos désirs, nous exaltions naïvement dans la plus chétive de nos actions notre « volonté de puissance ». C'est alors que parurent *les Nourritures Terrestres* d'André Gide. « Nathanaël, jette mon livre ! » Sois toi-même, rien que toi ! repousse tout autre secours. Comment une nature aussi riche de dons (intellectuels, esthétiques, sensuels, énergétiques, corporels) que celle de Pierre Dupouey, même longtemps pliée à la pratique catholique, eût-elle échappé à la maladie dont nous étions tous ou presque tous atteints ? Il y avait en lui de quoi justifier la théorie du « héros », du « surhomme », du « dilettante » supérieur. Il prit conscience de ses forces et il pouvait écrire à Gide :

> Pour moi — et parce que vous m'avez fait signe — j'ai remué telle grosse pierre qui écrasait une source ; et j'ai trouvé des armes comme Thésée.

Il écrivait encore :

> Les sens ont grandement soulagé l'âme, s'ils ne l'ont pas guérie, comme disait Wilde.

Soulagée seulement; mais l'inquiétude de l'âme persistait.

Ceux qui crient très fort comme Nietzsche, et qui parlent de tout briser, ceux qui minent comme Gide, plus sourdement et plus habilement (tout au moins dans ses premiers livres) les préjugés moraux, sociaux, religieux, sont et demeurent des inquiets. Qu'ils nous l'avouent ou non, ils en veulent au monde de n'avoir pas comblé la soif et la faim de leur âme, comme il a fait pour celles de leur corps — si tant est que dans l'homme le corps puisse être contenté sans que l'âme ait reçu son compte : Dieu les a faits, pour la vie temporelle, inséparables, et, quand l'un souffre, l'autre est condamné à pâtir.

L'âme veillait, l'âme attendait, l'âme, sans doute, protestait, quand l'aventure faisait relâche.

« On ne peut jouer toute sa vie dans le même mouvement *appassionato* », remarquait Dupouey, plus tard.

Mais quand le *moderato* intervient, alors, on entend son cœur battre, et il faut se précipiter dans quelque nouvelle folie pour échapper à l'aveu de son dénuement.

« Je suis absolument sans rivages », confesse Dupouey en 1906.

Ce n'est pas le cri du mystique qui s'est perdu en Dieu, mais du navigateur égaré sur les mers lointaines et qui ne trouve qu'une eau molle où rien de sûr ne peut être fondé. Ayant centré sa vie sur lui-même, il n'a plus de centre; son « moi » orgueilleux s'est désagrégé.

En vérité, c'est une lutte, et Dieu est toujours là. Au plus fort du « tumulte dionysiaque », et des « coups de cymbales » des *Nourritures*, Pierre Dupouey s'écrie : « Qu'il est dur d'échapper toujours ! »

Il a presque compris déjà qu'échapper à Dieu, c'est se perdre, c'est renoncer à tenir dans ses mains comme une chose existante et palpable, liée dans toutes ses parties, cohérente, complète, entière, ce personnage qu'on est si fier d'être et qui est si jaloux de son autonomie, partant de sa totale liberté. Ce qui faisait son unité, son exis-

tence, c'était la prise même de Dieu. Dieu lâche, le chef-d'œuvre s'effrite.

« *Qualis artifex !...* s'écriait Néron impuissant à se rassembler. »

Ce fut alors que Dieu mit sur la route de Pierre Dupouey cette jeune fille grave et modeste qui n'avait rien dilapidé du dépôt qu'elle avait reçu en naissant. Elle avait vécu dans le monde et n'avait consenti à livrer au monde que ce qui ne pouvait pas l'appauvrir au regard de Dieu. Son « moi » ne comptait pas; elle l'aimait trop peu pour satisfaire ses émois, ses curiosités, ses caprices, et elle le respectait trop, en raison des bienfaits dont elle le savait comblé, pour s'écarter de la voie de perfection que son Bienfaiteur lui avait tracée. Elle n'avait pas perdu en route la moindre pièce de monnaie; elle avait tout donné à Dieu : sa foi, son espoir, son amour, sa sensibilité et son intelligence, les humbles travaux quotidiens, ceux du ménage, ceux de l'esprit, son piano, son tricot, ses livres et même les plaisirs mondains qu'elle était tenue de subir, sans oublier sa charité envers ses proches — et les autres. Elle avait réussi, avec l'aide de la prière, des sacrements et des grâces de choix qui par eux ruisselaient sur elle, à faire offrande de toute sa vie, soit qu'elle s'y plût, soit qu'elle s'y déplût, suivant l'exigence de son état, à la Volonté Souveraine.

Elle ne disait pas : « Je serai ceci ou cela... Il conviendrait mieux à mon naturel, porté au repliement et au silence, de m'enfermer en Dieu dans un couvent, ou de demeurer fille au fond d'une paisible maison de province, appliquée à des œuvres de piété et de dévouement. » Non. La vie du monde lui faisait peur; peut-être même craignait-elle l'aventure du mariage, malgré les joies que celui-ci pouvait donner et justement à cause de ces joies ; car le bonheur terrestre est un danger. Mais, tournée vers Dieu, elle attendait son bon plaisir, dût-il lui commander un choix contraire à sa nature. Elle savait que Dieu tire du bien de tout; il disposerait d'elle, docile, pour le mieux.

Pierre Dupouey vit cette âme fixée, intacte, totale — et prête à l'accueil. Que pouvait-il lui apporter, sinon le trouble, lui désaxé, gaspillé, divisé, pétri de violentes contradictions, si d'abord il ne rassemblait tant de trésors épars, purifiés de leurs scories, autour du même « centre », Celui d'où rayonnent sur nous l'ordre, la lumière et la paix? Il découvrit Dieu en Mireille, il y crut en Mireille, il L'aima en Mireille — et il L'adora à travers Mireille. La femme préservée et l'homme racheté s'unirent pour vivre un amour, pour fonder un foyer d'ordre, de paix et de lumière dont l'unique « centre » serait Dieu.

C'est toute l'histoire de ce mariage. On vit rarement le pareil. Lui, avec sa culture immense, son expérience du bien et du mal, sa vigoureuse et saine volonté; elle, avec son humilité, sa science de l'amour de Dieu, sa tendresse de femme, son goût inné des choses pures et belles. Ils se mirent donc à vivre, à prier, à lire, à parler, à se taire, à méditer ensemble. Il s'agissait pour Pierre d'initier Mireille à la beauté universelle qui va des merveilles créées aux interprétations les plus sublimes que l'homme en peut donner dans les œuvres de la pensée et de l'art. Lui, qui connaissait tout et qui avait tout lu, se garda bien de lui faire tout lire et tout connaître ; il y a l'inutile, il y a l'essentiel; il y a les « mixtures » plus ou moins frelatées, et leur ivresse trouble, et leur fausse exaltation; il y a les purs élixirs que distillent les grands poètes avec tous les sucs de la terre pour dilater les puissances réelles de l'âme, celles qui ne passent point et la soulèvent vers le ciel. Pierre entreprit de protéger Mireille de tout contact impur en l'enrichissant à plaisir. Choisir ce qui exalte et écarter ce qui abaisse. Mireille le lui rendait bien. Elle lui apprit peu à peu à aimer les saints plus que les poètes, à couronner la poésie de sainteté, à mettre un grain de spirituel dans les plus humbles choses de la vie : la petite maison et le petit jardin, l'ornement de l'intérieur, les soins du ménage, les promenades, la préparation de la layette pour l'enfant qui allait venir : car tout

cela, qui n'exclut pas les jeux de l'art, poésie, dessin et musique, les vaut bien ; l'orgueil n'y a aucune part.

Relisons dans les *Lettres* l'apologie intarissable de ce chef-d'œuvre conjugal perfectionné sans cesse par la grâce de Dieu. L'époux est loin, chaque jour exposé dans les fragiles tranchées de l'Yser ; mais la merveille continue :

> Ni toi ni moi n'avons besoin de choses compliquées... Nous avons la Loi du Bon Dieu qui contient tout l'Art, toute la Philosophie et toutes les Jurisprudences. Oh ! qu'il est bon d'être amis quand c'est le Dieu de toute bonté qui a préparé cette amitié, et n'est-ce pas merveilleusement doux, que, malgré nos faiblesses, il ait daigné nous faire une loi de cet attachement et la vouloir avec nous ?
>
> . . . . . .
>
> En revenant des tranchées, je trouve... trois lettres bénies je veux dire pleines pour moi de bénédictions, de joie, de paix, de réconfort. Je te remercie de me continuer ainsi de loin l'intimité de ton cœur... et de me permettre, au fond de mes tanières, de partager les chères pensées que Dieu lui inspire. Cette union de pensées et de désirs qui a été la bénédiction et la force de notre cher mariage continue de loin à me soutenir, à me fortifier, à me montrer l'excellence de mon devoir. Dans la patiente fidélité de ton cœur, mieux que partout ailleurs, je goûte ce bel ordre français et catholique que Dieu me demande de défendre. Quelle chère et belle tâche, et que je m'y dévoue volontiers, et qu'il est doux de défendre son trésor, quand ce trésor est aussi solidement installé dans l'esprit et le cœur !
>
> . . . . . .
>
> Combien il m'est bon de penser que l'ordre de notre mariage ne contredit pas l'ordre du monde ! C'était là... une des grandes ambitions de mon esprit. Donner leur essor au maximum de forces de bon vouloir sous notre toit, en supprimant tous les obstacles qui naissent dans nos pensées du refus de notre adhésion à ce que la Loi ordonne et qui semble en opposition avec le Siècle. Abattre le plus possible d'idoles — il en reste toujours tant ! — et obtenir de nous, dans les limites du foyer, ce concert des bonnes volontés, de toutes les bonnes volontés possibles, en leur accordant

cette paix terrestre qui leur a été promise par les anges, et en méprisant tous les qu'en-dira-t-on...

Le foyer est partout, la paix de la villa Clémence où ils habitent à Toulon. La séparation de la guerre ne saurait que le mieux sceller. Car... « si l'utilité de la femme est de conserver (le meilleur), de durer, d'endurer et de protéger, l'utilité de l'homme est de donner sa vie pour ce qui dépasse la vie et de rendre témoignage à cette Lumière qui fait fleurir la vie... ». Ainsi se concilient dans un amour supra-terrestre l'héroïsme du champ de bataille et l'humble devoir ménager. Pierre espère pourtant le retour :

Combien ces semaines dans la cohue, l'agitation, me rendent impatient de retrouver la chère paix de notre foyer, cette économie de paroles (en dehors des paroles de tendresse) et cette complète harmonie de désirs ! Si imparfaite que soit notre vie, je la sens tellement meilleure que celle abandonnée au hasard de l'agitation — je la trouve si douce, si riche dans sa simplicité, dans les limites que nous avons choisies ensemble. *Oui, la clef qui délivre n'est pas celle qui ouvre, mais celle qui referme sur le cœur les portes de la concorde et de la fidélité, et de cette simple fidélité que rien n'épuise.*

... C'est grâce à toi que ce rêve de mon esprit est devenu une douce et merveilleuse réalité — grâce à toi, à ton aide bénie, cette faible et impuissante intention est devenue une des choses les plus réelles : *un foyer*. Grâce à toi, elle a déjà porté son fruit dans la chère petite vie que Dieu nous a adjointe, et, sans doute, s'il plaît à Dieu, elle s'accroîtra encore, suivant le même ordre intérieur, dans la même paix chaque jour plus parfaite autour du même centre bienfaisant de notre foi et de notre confiance en Dieu !

Oui, mais sans lui ; ce foyer établi « sur un pivot de diamant » n'a déjà plus besoin de lui pour subsister dans sa perfection surnaturelle... N'a-t-il pas dit lui-même : « Si je venais à disparaître — *pour t'entourer d'en haut plus incessamment* — ne te préoccupe pas trop du lende-

main... » Car Dieu remplira son office qui est de maintenir ce que l'homme a fait avec lui. Que « l'îlot Clémence » arbore courageusement l'étendard bénédictin avec le mot *Pax* ». « Confions nos modestes semences à la terre de notre petit jardin et laissons faire le Ciel « qui ne se trompe pas », dit Confucius...

« Au fond, la grande prière à faire, pour chacun de nous, demeure ce magnifique cri de Claudel : « Seigneur, « délivrez-moi de moi-même ! »

C'est la dernière phrase de sa dernière lettre. Le Seigneur l'avait entendu. Mais « délivré de lui-même » selon la terre, c'est-à-dire lui-même tout entier en Dieu, l'époux et père disparu reprend aussitôt sa place au foyer et dix-sept ans durant y tient sa place; il ne l'a pas quitté; « les portes de la concorde et de la fidélité » se sont refermées une fois pour toutes sur le père, la mère (et aussi l'enfant) ; ils ont refusé d'échapper à Dieu, Dieu a fait sa demeure au milieu d'eux pour la vie éternelle : *et nunc et semper.*

Quel admirable exemple ! quelle leçon !... Pierre Dupouey a laissé ses bottes dans le marécage esthétique où nous pataugions presque tous sous un prétexte vain de liberté. Il n'a pas renoncé aux plaisirs de l'esprit, aux joies de l'art, à la saine curiosité des choses de la terre et du monde ; il a remis tout cela à son rang — qui n'est pas le premier : après la pratique du devoir d'état, du devoir envers son foyer, envers ses soldats, envers sa patrie, envers les hommes, envers Dieu. Il a pleinement accompli tous ses devoirs à l'ombre d'un amour unique qui s'adressait à la fois à Mireille, à son fils, à la France, à tous ses frères et à Dieu :

> Une seule chose défie la guerre (et aussi bien « le monde et son péché », c'est-à-dire toutes les forces de destruction), c'est le bon vouloir des cœurs simples — ou plus exactement la simplicité des cœurs de bonne volonté qui se savent faits pour Dieu et ne cherchent que Lui. Au fond, la vie est bien simple et il faut peu de chose pour vivre — et, pour qui sait faire le sacrifice de tout ce qui est accessoire,

la paix, l'abandon et la joie sont des trésors tout proches. Il n'y a qu'à étendre la main pour les moissonner.

Il en aurait trouvé l'occasion dans la paix comme dans la guerre ; mais la guerre avec ses épreuves lui donna le moyen de s'en convaincre plus solidement et de le mettre héroïquement en pratique. Elle vint parfaire le travail commencé dans la paix. Dupouey ne la maudissait pas.

Oui, ce fut un homme complet, toujours à la hauteur des circonstances, car toute circonstance lui était un ordre de Dieu. On comprendra alors le magnifique excès des anathèmes dont il foudroie le dérisoire orgueil de l'homme dans ses essais sur l'Individualisme pour la première fois publiés ici :

Parce qu'il n'a pas su se faire une vie digne de ses espérances, l'homme ratiocine amèrement sur ce que la vie fait de lui. Parce qu'il a trompé l'amour, il se plaint que l'amour le trompe. Parce qu'il a joué avec les mystères, il se plaint d'en être joué...

Plaisir des sens ! Antique terreur des âmes saintes ! Vallée tant de fois foudroyée par les éclairs de la scolastique, c'est vous et non pas une autre chose que l'esprit moderne prend tant de peine à réhabiliter...

N'osant vous nommer à cause de ces lettres d'infamie que les Pères de la Doctrine ont tracées au fer rouge sur votre front, il est mené grand train autour de la vie, autour de la Beauté, autour de l'Art — et la Passion qui ne sert qu'elle-même en versant son sang à tous les carrefours est reçue avec les plus grands honneurs...

Catherine de Sienne, Benoît-Joseph Labre, François d'Assise, Vincent de Paul, Angèle de Foligno, Thérèse d'Avila, Catherine de Gênes, Jean-Baptiste Vianney, grandes âmes humaines, filles de la terre, humbles, sûres, fidèles, besogneuses — vous en saviez plus long que les poètes et les philosophes. Vous avez su *que le vin vaut plus que le vase précaire où il se laisse enfermer*...

Vie de l'homme dans la Loi de Dieu ! Vie de l'esprit de l'homme en face de Dieu ! Merveilleuse et terrible chevalerie ! Besognes innombrables contre *la Bête* sous le pullulement des sarcasmes. Épopée de dérision et de mansuétude

où l'âme humaine, ayant conservé l'agile nudité de l'enfance, combat des deux mains avec des glaives de lumière et d'amour.

Et il reprend avec douceur :

Attirance vers ce qui est dénuement et misère, vers ce qui attend Dieu. Déplaisance de ce qui est riche et satisfait, et n'a plus de place pour Dieu. Sourires tranquilles de la patience et de la pauvreté, semblables à ces tièdes et solennelles trêves de l'hiver ! Parfaite soumission du corps et plus parfaite soumission de l'esprit ! Réconfort des secrètes pentecôtes ! O justesse ! ô égalité ! ô mesure ! ô durable ferveur ! Seules véritables richesses de la créature raisonnable, que deviennent auprès de vous la Science avec ses drogues et la Poésie avec ses fards ? *Et toutes les idoles du siècle avec leurs majuscules, fantômes qui essaient de remplir l'absence de Dieu ?*

On ne saurait centrer sa vie ni sur l'Art, ni sur la Science, ni sur la Sagesse humaine, non plus que sur le Plaisir. Ces lignes écrites depuis plus de vingt ans n'ont pas perdu leur actualité ; car chaque jour une nouvelle idole se lève, et, sous tel ou tel masque, c'est toujours la même : la volupté égoïste et égocentrique de l'esprit, du cœur, de la chair... Elle explique toutes nos faiblesses, elle explique toutes nos violences. Si la refonte de la société est notre principal souci, sachons que celle-ci ne parviendra à retrouver le parfait équilibre de ses puissances que si chacun de nous accepte de « centrer » ses devoirs, tous ses devoirs, autour de Dieu.

Henri Ghéon.

TEXTES ANCIENS

Jérôme Gratien de la Mère de Dieu

La vraie doctrine de l' « aniquilación »

(*Fin*)

Parlons maintenant des moyens d'obtenir les fins ultimes... et l'annihilation parfaite qu'elles impliquent. Il sera bon, pour l'explication de cette doctrine, de se souvenir du mot de saint Jean dans l'Apocalypse : *Vincenti dabo manna absconditum* (1) : A celui qui vaincra sera donnée la manne cachée; et de la parole de saint Paul : « Celui-là seul qui aura légitimement combattu sera couronné » (2); et ailleurs : *Plus omnibus laboravi* (3), etc. Plus que tous j'ai combattu : *In reliquo reposita est mihi corona justitiae* (4). De ces paroles il faut déduire que ces fins sont des récompenses accordées à l'âme qui se vainc, des couronnes données à qui travaille. Et de même que la santé s'acquiert par des médicaments amers, la richesse au prix des sueurs et du travail, ces six fins, récompenses, couronnes, santé et richesses obtenues en cette vie par les hommes spirituels, lorsqu'ils triomphent de tout

(1) II, 17.
(2) II ad Timoth., II, 5.
(3) I ad Cor., XV, 10.
(4) II ad Timoth., IV, 8.

ce qui s'y oppose, travaillant et combattant contre la chair et contre eux-mêmes, tout ce qui est contraire à l'esprit, — ces fins, dis-je, sont obtenues par des moyens sensibles, difficiles et pénibles, et qui paraissent parfois contraires aux fins mêmes que l'on poursuit. Celui qui joue à la balle met plus de force à la lancer contre la muraille, l'abattant et l'abaissant plus près du mur s'il veut la faire rebondir plus loin et s'élever plus haut; plus de vigueur il apporte à la lancer ainsi, plus elle rebondit, s'élève et monte. Et si nous voulions chercher la raison de ceci, nous n'en saurions trouver d'autre sinon que c'est sa nature, parce que la main lance la balle vers le bas, non en haut, que la pierre sur laquelle elle rebondit et l'air dans lequel elle s'élève demeurent immobiles, que de sa nature la balle est pesante et sans mouvement vers le haut. C'est de la même manière que Dieu veut élever l'âme aux fins spirituelles et la séparer des choses d'ici-bas, par des moyens qui semblent y être contraires.

La pureté élevée dans laquelle l'âme se sépare de toutes fautes et de tous péchés s'acquiert par la connaissance et le souvenir des péchés de la vie passée, de leur gravité, des peines et des châtiments qu'ils ont mérités; puis par la profonde et continuelle méditation et l'examen des fautes et des imperfections présentes, des mauvaises habitudes et coutumes, inconstance dans la persévérance, pusillanimité dans le bien, faiblesse à résister aux tentations, mauvaises inclinations, liberté laissée aux passions senties en soi, lorsque de cette connaissance la véritable pénitence, — qui est la première porte de la pureté, — naît dans l'âme et que l'âme s'y exerce par les actes de contrition les plus sincères qui lui soient possibles, se confessant souvent et bien, vivant une vie austère, et prudente en toutes les occasions. Or, par la confusion qui naît de cette connaissance, l'âme descend au mépris d'elle-même, sans oser lever les yeux au ciel, s'estimant la plus grande pécheresse du monde. Et, plutôt que demeurer immobile et cesser de travailler, c'est cette

pénitence et cette humilité, le vrai chemin qui conduit à la pureté.

On chemine à la lumière inaccessible par la foi vive, les actes que l'on en fait, et par la véritable soumission à ce que Dieu nous a déjà enseigné et à tout ce que possède, croit et confesse la sainte Mère Église, catholique et romaine ; ne voulant ni désirant aucune autre lumière particulière, si haute et sublime qu'elle paraisse ; ne recherchant pas, dans l'oraison, des théologies, des délicatesses et des concepts élevés ; mettant toute sa force à désirer et à se proposer d'observer, avec le plus de fidélité possible, tout ce que le Seigneur a enseigné dans ses commandements et ses divins conseils. C'est par cette voie et celle de la sainte sincérité et de l'obéissance que l'âme s'élève, sans savoir comment, à la lumière inaccessible cachée dans les divines et souveraines ténèbres.

L'amour séraphique, bien qu'il soit comme le centre où doivent aboutir tous les chemins de l'âme et qu'il s'obtienne par beaucoup de moyens, la voie qui me paraît à moi la plus vraie, la plus courte, est l'amour du prochain et l'exercice des œuvres de miséricorde, principalement l'amour des ennemis et la bienfaisance à l'égard de qui nous abhorre ; parce que par là nous en viendrons, comme dit le Seigneur, à devenir les enfants de notre Père céleste, et à être parfaits, parvenant à l'amour séraphique. Je tiens pour très certain que c'est un plan de Dieu, — qui désire tant que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et de toute notre énergie, — de permettre que nous ayons des ennemis qui nous persécutent et nous calomnient afin que, souffrant les coups et tribulations, nous jetions en l'oraison, avec la force de la patience, notre volonté dans l'amour des ennemis, quoiqu'ils soient plus endurcis qu'une pierre sans se laisser adoucir par les bienfaits reçus de nous, parce que, par le moyen de ce saut et cet élancement d'amour, notre esprit s'élève à l'amour séraphique.

L'union consommée qui est le suprême degré de l'union

s'obtient principalement — entre autres moyens — par l'exercice des actes d'amour de Dieu, nous efforçant, le plus que nous pourrons, à ce qu'ils soient fervents, efficaces et fréquents. De même que Dieu, selon ce que dit saint Jean, est l'*alpha* et l'*omega*, le principe et la fin, de même, dans les choses de l'esprit, l'amour de Dieu est le principe et le même amour est la fin ultime quand l'âme atteint le sommet de l'union consommée, — quoiqu'il lui soit impossible d'y arriver complètement, puisque le Dieu que nous aimons est infini. Si grande est ainsi la distance depuis le moment où nous commençons à aimer Dieu jusqu'au degré où nous pouvons arriver, que l'on ne peut jamais cesser d'avancer. Je dis que l'amour est principe; je parle de l'amour imparfait, tiède, faible, exercé par les actes que nous pourrons, quand ce ne serait qu'une activité purement vocale; celui-ci est le principe pour aller à l'amour consommé et l'*alpha*. Je conseillerais, moi, à ceux qui enseignent les voies spirituelles, d'établir leurs disciples premièrement dans l'exercice des actes d'amour de Dieu, faits de la manière qu'ils pourront, parce que, quoique je sache très bien que la pénitence, la mortification et l'oraison sont des sources, des principes et des racines d'amour divin, je sais aussi que cette pénitence, mortification et oraison s'exercent de tout autre manière quand elles sont accompagnées d'actes d'amour de Dieu que lorsqu'elles vont seules et sans plus, parce que l'amour donne à ces vertus une âme, et que sans lui elles sont sèches, difficiles, pénibles et comme mortes.

La cinquième fin qui est le centre de l'âme, le repos dans le Bien-Aimé et le sommet dans la quiétude à laquelle on puisse arriver, s'obtient par le recueillement intérieur et extérieur. Ce n'est pas sans raison que vint le *sibilus aurae tenuis* (1) à Élie dans sa grotte, ni que l'Esprit-Saint dit : *Ducam eam in solitudinem et loquar*

(1) III Reg., XIX, 12.

ad cor ejus (1) : je la conduirai (l'âme) dans la solitude pour être au-dedans du centre de son cœur, lui parlant, et qu'elle soit avec moi en son centre. Cette fin s'obtient aussi par la prière vocale et la lecture des bons livres ; il arrive, en effet, que des personnes ne puissent pas se recueillir ni apaiser leur esprit et que, récitant vocalement des *Pater noster* et des *Ave Maria* sur leur rosaire, ou lisant dans un livre dévot, elles se recueillent tant qu'elles arrivent à trouver Dieu dans le centre de leur âme.

La vie dans le Christ, qui est l'ultime des six fins de l'esprit, naît de l'exercice de toutes les vertus, mais principalement de la véritable mortification lorsque, avec ce couteau de pierre, nous retranchons, en y apportant la plus grande diligence possible, le superflu, l'inutile et le dangereux de nos œuvres et de nos paroles, pensées et désirs, qui sont les mauvais sarments sans cesse repoussant en nos consciences par suite du péché originel.

Tels sont les vrais chemins et moyens par lesquels on acquiert les six fins de l'esprit et la totale annihilation de tout ce qui y met obstacle. Et ainsi, à celui qui vaincra toutes ses fautes par la pénitence et l'humilité, il lui sera donné pour récompense le vêtement blanc (2) de la pureté ; à qui vaincra son ignorance et sa futilité par la foi vive, la soumission et l'obéissance, est promise la resplendissante étoile de la lumière inaccessible et de la mystique théologie. Celui qui, par l'amour de ses ennemis et la patience à souffrir les injures, sortira victorieux de son amour-propre, recevra pour prix la « *pierre blanche* » qui est le *charbon ardent* où se trouve l'amour séraphique, et en lui le nom nouveau que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit (3). A qui s'exercera dans l'amour de Dieu pour triompher du froid et de la tiédeur de son cœur, est promise l'union consommée signifiée

(1) Osée, II, 14.
(2) Apoc., III, 5.
(3) Apoc,, II, 17.

par ce que saint Jean appelle la couronne de gloire. A celui qui vaincra son inquiétude et la distraction de son cœur, grâce au recueillement intérieur et extérieur, le Christ promet qu'il le fera asseoir avec lui sur son trône, comme Lui-même s'est assis sur le trône de son Père (1), et cette heureuse session, en cette vie, se nomme repos dans le Bien-Aimé et centre de l'âme, et c'est la cinquième fin que nous avons dite. Enfin, celui qui dominera, vaincra et exterminera son amour-propre par la continuelle mortification et par la pratique des actes de toutes les autres vertus, recevra en récompense de se « nourrir de l'arbre de vie qui porte douze fruits l'an pour la guérison des nations » (2), c'est-à-dire la vie dans le Christ, d'où naissent tous les biens de l'âme, spécialement les douze fruits de l'Esprit obtenus en perfection.

(1) Apoc., III, 21.
(2) Apoc , XXII, 2.

Notre enquête

Vie paroissiale et mouvements spécialisés

A première vue, il semble que ce soit là un sujet d'enquête encore bien délicat ; mais, à la réflexion et de l'avis de personnalités autorisées, il y a, semble-t-il, de grands avantages à mettre dès maintenant cette question à l'étude, ne serait-ce que pour clarifier certaines notions, faire connaître certaines réalisations très heureuses et renforcer un esprit de féconde collaboration.

C'est d'ailleurs déjà en collaboration que cette enquête sera menée par deux revues : « L'UNION » *et* « LA VIE SPIRITUELLE », *qui, à des titres divers, s'adressent à un très grand nombre de prêtres et de dirigeants laïques aux prises avec les difficultés quotidiennes de cette coordination des forces catholiques.*

Les réponses pourront être adressées soit à « LA VIE SPIRITUELLE », *5, rue Petit, Juvisy (Seine-et-Oise), soit à* « L'UNION », *82, rue de l'Université, Paris-VII*e.

Le dépouillement de l'enquête sera effectué en commun par la Direction de ces deux Revues, et ses conclusions établies de concert.

De par la volonté de l'Église les laïcs sont *appelés* à collaborer avec la Hiérarchie, pour instaurer dans la société présente un ordre catholique. De toutes parts les bonnes volontés s'offrent. Si l'on ne veut point les décourager, il faut, avant tout, leur ouvrir un champ d'action, organiser nos for-

ces et les bien diriger vers la fin qui nous commande tous : le règne de Dieu sur la terre.

Or nous sommes en période de création et d'invention : il se fait *en tous sens* une poussée de vie. Ces mouvements, ces tendances s'entrecroisent et parfois se heurtent. Pour parler net, une « véritable gêne » a surgi entre les mouvements spécialisés d'une part, et ce qu'on pourrait appeler le courant paroissial d'autre part. S. Ém. le Cardinal Verdier le disait récemment : « Un mouvement irrésistible nous porte vers les œuvres spécialisées. C'est peut-être par là que le christianisme pénétrera la vie professionnelle ou sociale de chacun. Ces œuvres ne peuvent pas être toujours paroissiales, surtout dans les grandes villes. De là une véritable gêne pour la vie et pour les œuvres strictement paroissiales (1). »

Un problème se pose donc : celui de la *coordination* des forces d'Action catholique. Nous ne croyons pas qu'une solution empirique suffise, et nous pensons qu'une sereine collaboration de tous sur le plan des idées aiderait à cette solution rationnelle que la vie exige et qui ne saurait venir, en définitive, que de la Hiérarchie.

Tel est le motif de notre enquête. La présente étude n'a pour but que d'en éclairer les termes et d'en faire voir la portée. Et d'abord quelques distinctions nécessaires.

I. — L'ordre temporel et l'ordre spirituel

La claire distinction de ces deux ordres est indispensable à qui veut bien saisir le plan où l'Action catholique se situe et se meut (2).

L'ordre temporel tend tout entier vers le bien commun *temporel* des personnes humaines. Pour atteindre ce bien, il faut, en définitive, prendre des moyens temporels, trouver des solutions techniquement justes aux problèmes sociaux,

(1) *Semaine Religieuse de Paris*, t. CCXIII, p. 58.

(2) Nous devons à M. Maritain de précieuses lumières sur ces points délicats. Qu'il en soit ici remercié !

économiques ou politiques qui se posent. Les principes chrétiens, les règles supérieures de sagesse politique enseignées par l'Église et élaborées en doctrine par nos maîtres ne suffisent pas ici. Une application *concrète* de ces principes est nécessaire, qui requiert des catholiques, sur ce plan temporel, une *initiative personnelle* n'engageant que la *responsabilité personnelle*, et non la Hiérarchie.

Les catholiques qui travaillent sur ce plan n'y travaillent donc pas *en tant que chrétiens*, en tant que membres du corps mystique du Christ, mais en tant que membres de la cité temporelle, *comme citoyens*. Et puisque le christianisme doit imprégner toute l'activité du chrétien, c'est en tant que *membres chrétiens* de la cité qu'ils doivent travailler là. Distinction subtile, mais essentielle. Agir *à titre de chrétien*, en *tant que chrétien*, engage l'Église ; agir en *chrétien*, mais *à titre de citoyen*, n'engage que notre personne, ou notre groupe économique, ou notre parti politique. Sur ce plan temporel il n'y a pas d'Action catholique proprement dite : cette action se situe sur le plan spirituel.

L'ordre spirituel est tout entier commandé par le bien commun *éternel* des personnes humaines.

Cet ordre descend de Dieu, c'est l'Église même. Nous n'avons pas à le créer en sa structure divine, mais nous avons à le recevoir dans nos âmes d'abord, par la grâce du Christ, à l'étendre ensuite, à le faire régner sur terre dans la *société* humaine : c'est toute la mission de l'apostolat hiérarchique.

La mission de cet apostolat incombe au Pape et aux Évêques. Mais les Évêques à leur tour la délèguent à leurs prêtres. Ainsi, l'apostolat hiérarchique *s'étend*, d'abord, formellement à tous les prêtres qui reçoivent de la Hiérarchie la mission d'établir le royaume de Dieu. « Apostolat *sacerdotal* », dirons-nous avec Mgr Pizzardo, fondé sur le caractère que le Sacrement de l'Ordre confère.

L'apostolat des laïcs est une continuation et un prolongement de l'apostolat hiérarchique sacerdotal. De par le caractère baptismal, le chrétien a le pouvoir de concourir au culte public de l'Église, d'offrir avec le prêtre le Sacrifice du Corps

et du Sang du Seigneur, de communier à ce Corps et à ce Sang, de recevoir tous les autres sacrements de la foi, et de participer ainsi vitalement à l'action sacramentaire de l'Église. Le caractère qu'imprime la Confirmation donne au chrétien un nouveau pouvoir : celui de défendre *publiquement* la foi, d'entrer ainsi dans toute organisation institutionnelle ayant pour objet le *combat spirituel*. Défensive et offensive s'entendent ici de toute action visant à *conserver* la foi dans les milieux croyants ou à la *faire triompher* dans les milieux qui la repoussent. On lutte en ce combat avec des armes de lumière qui sont aux mains de la charité.

Sur ce plan on ne vise, comme fin dernière, que le bien commun éternel des personnes humaines. Il est sans doute inévitable qu'on y touche aux choses temporelles et politiques. Mais quand cela se produit, ces choses sont alors envisagées selon qu'elles intéressent le spirituel, et sous cet angle seulement : le bien des âmes et celui du corps mystique. La raison formelle et le point de vue restent spirituels. Le bien commun temporel n'est jamais visé directement, mais seulement dans les valeurs spirituelles qu'il concerne. Bref, notre activité reste ordonnée là au salut des âmes.

Ceux qui travaillent sur ce plan y travaillent *en tant que* catholiques, *comme chrétiens*. Dès qu'ils agissent comme membres de l'Action catholique, dans un cadre *institué* par la Hiérarchie et *articulé* sur elle, ils engagent *formellement* la responsabilité de l'Église, en sorte que l'initiative doit ou bien venir d'en haut ou bien être spécialement contrôlée.

II. — Deux formes générales d'action catholique

Un fait assez nouveau dans l'histoire des institutions chrétiennes, c'est l'importance sans cesse accrue d'un clergé diocésain, spécialisé dans les œuvres. L'apostolat hiérarchique, sur le plan sacerdotal, se prolonge ainsi en deux sens et se réalise en deux formes générales : une forme paroissiale et une forme qu'on pourrait nommer, faute de mieux, « spécialisée ».

Dans le prolongement de ces deux activités sacerdotales se constituent, également en connexion avec elles, deux formes générales d'Action catholique : les œuvres *paroissiales*, les mouvements *spécialisés*. Leur fin ultime est identique, les objectifs immédiats diffèrent : ainsi deux voies, deux méthodes, deux techniques, deux rythmes d'action vont naître à partir de ces deux fins immédiates (1).

D'où ce dualisme qui engendre une « véritable gêne » tant qu'il n'est pas réduit à l'unité.

III. — Technique de l'action paroissiale

La paroisse a son centre d'intérêt dans le *soin* des âmes : *cura animarum*. Le rôle principal du pasteur est d'*incorporer* les fidèles au Christ par le baptême, de les *instruire* et de les *faire vivre* dans la foi. Les grands moyens de son action sacerdotale sont la parole de vie, la charité, les sacrements, la prière collective. L'Église paroissiale est le point géographique par excellence de cet apostolat, l'église « maison de la prière ».

Pour rendre la paroisse vivante, l'action paroissiale devra donc se déployer sur un triple plan.

Sur le plan culturel : prédication, catéchisme, formation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse, culture intellectuelle des adultes. Dans ce prolongement se sont créées des œuvres aussi variées que nombreuses, œuvres catéchistiques, patronages, écoles chrétiennes, bibliothèques, cercles d'études, conférences. Sur ce terrain les laïcs doivent collaborer étroitement avec les pasteurs. Ces œuvres, dès qu'elles sont hiérarchiquement *instituées*, relèvent de l'Action catholique.

Sur le plan de la charité collective, organisée par la com-

(1) Ce point a été bien mis en lumière par Mgr Bruno de Solages — suivi par le R. P. Dabin. Cf. Mgr Bruno de Solages, *Le problème de l'apostolat dans la société moderne*, p. 102 sq. ; Paul Dabin, S. J., *L'Action catholique*, essai de synthèse, ch. XIII, *L'apostolat institutionnel et la paroisse*, nouv. édition.

munauté chrétienne, les œuvres institutionnelles sont un nouvel élément de l'Action catholique.

Sur le plan de l'action liturgique surtout les laïcs peuvent éminemment concourir à la splendeur et au rayonnement de la vie chrétienne. La paroisse peut ainsi devenir un foyer de culture, de dévouement et de prière rayonnant, attirant et conquérant.

Ces œuvres ont un rythme propre. La structure même de la paroisse donne à son dynamisme un caractère de *concentration* : elle crée un courant qui va au centre du culte et de la vie sacramentaire, qui attire au dedans, qui incorpore les âmes au corps mystique, les établit, les garde, les élève *dans* l'Église.

De plus, la paroisse est généralement un groupe indifférencié : elle comprend tous les âges, toutes les classes; elle embrasse le *peuple fidèle en entier* (1). Ses œuvres ont le plus souvent une forme *communautaire*; la distinction des groupes s'y fait d'ordinaire par l'âge, le sexe, plutôt que par la profession ou le milieu. Ceci commande une technique d'action : on ne parle pas au groupe indifférencié comme au groupe spécialisé; on ne l'organise pas de même.

L'apostolat paroissial serait-il donc purement *conservateur* ? On l'a soutenu (2). Conception minimiste, à notre avis. La paroisse pour être vivante doit être conquérante, disent d'autres. C'est plus vrai. Pour avoir en soi ce feu que le Christ est venu jeter sur terre, il n'est que de désirer le répandre : le désir crée l'amour; le désir apostolique, l'apostolat. Une paroisse animée d'un esprit de conquête trouvera dans cet idéal une nouvelle vie. Mais cette action, même conquérante, épousera nécessairement le rythme de la vie paroissiale. Son premier effort devra porter sur le milieu chrétien, pour y créer un courant culturel, charitable et liturgique. Il y

(1) On peut concevoir divers types de paroisses spécialisées : paroisses uniquement ouvrières, paroisses de banlieue, paroisses universitaires, etc., mais ces formes ne peuvent se généraliser.

(2) Cf. Mgr Bruno de Solages, *op. cit.*, pp. 102-108, et R. P. Dabin, *ibid.*, pp. 205-212.

a sur ces trois plans des fins essentielles à poursuivre, — des formes nécessaires à créer : ces conquêtes, ces créations demandent un effort immense et un travail approprié. Créer une communauté chrétienne vivante, rayonnante, conquérante à sa manière, est tout autre chose que d'agir chrétiennement sur un milieu de travail ou une institution professionnelle. Il y a là deux domaines, deux œuvres, deux techniques.

IV. — Technique des mouvements spécialisés

L'apostolat spécialisé n'est qu'à ses débuts : il peut, il doit avoir un avenir immense. C'est par lui que « le christianisme pénétrera la vie professionnelle ou sociale de chacun ». Quelle tâche s'offre là aux chrétiens !

Par milieux spécialisés non entendons surtout les milieux professionnels : médicaux, universitaires, juridiques, agricoles, maritimes, ou certains milieux de classes et de vie : milieux patronaux, milieux ouvriers. La profession offre généralement un cadre assez bien défini, où l'Action catholique pourrait jouer un rôle capital.

Ces milieux sont ordinairement fermés à toute influence chrétienne : tout y est *laïcisé*, l'institution, les mœurs, l'esprit; il arrive donc que le jeu des forces, que le mécanisme des puissances y jouent de façon inhumaine : la personne est comme mécanisée et broyée par ces organismes puissants ou ces administrations anonymes. La grâce chrétienne pourrait seule y créer une âme nouvelle, une atmosphère respirable.

Un triple but s'offre ici à l'Action catholique spécialisée : *pénétrer* dans ces milieux, les *humaniser*, les *christianiser*. La pénétration est assurée par l'*organisation* même des éléments chrétiens de la profession. Ces individus isolés ne peuvent à peu près rien sur le milieu comme tel : unis, organisés, équipés, soutenus et vivifiés par la grâce de l'apostolat hiérarchique, ils ont *mission* et *pouvoir* pour transformer leur milieu, le conquérir au Christ. Ils deviennent un ferment chrétien dans la pâte; ils pourront la soulever toute :

donec fermentatum est totum. Christianisant la profession, ils parviendront à l'humaniser, à réveiller parmi leurs frères de travail le sens de l'amitié humaine et le sentiment de la tendresse chrétienne (1).

Tâche magnifique, d'un *réalisme* puissant. Loin d'être utopique, elle s'avère immédiatement *pratique.* On sort ainsi des généralités, de l'abstrait, du « laïus », comme disent nos jeunes. Pour créer un tel mouvement il suffirait de quelques grands chrétiens au centre de la profession. L'étude des problèmes propres à leurs milieux ne les tirerait pas de leurs préoccupations professionnelles profondes. La connaissance de ces questions leur serait facile; elle serait réaliste, topique, donc efficace. N'est-ce pas à ce réalisme de l'action spécialisée que des mouvements comme la J.O.C., la J.M.C., la J.E.C., la J.A.C., les unions professionnelles doivent leur succès ? (2)

Les mouvements spécialisés, pour vivre, aller de l'avant, conquérir, ont donc besoin d'une méthode propre, d'une technique adaptée : ils ont, comme la paroisse, leur rythme à part.

Le dualisme que nous avons essayé de décrire est au fond un phénomène de vie riche : il prouve qu'aux deux groupes de besoins définis répondent des forces jeunes qui veulent y satisfaire. Mais ce dualisme doit se résoudre dans l'unité, sous peine d'appauvrissement et d'arrêt. Grâce à Dieu ce péril est loin de nous. Pourtant le problème de l'*organisation totalitaire* des forces catholiques se pose de la façon la plus vive pour les meilleurs esprits. Comment *coordonner* les mouvements spécialisés et la vie paroissiale, les faire concourir à leur renforcement réciproque et au but commun final qu'ils poursuivent : *la paix du Christ dans le règne du Christ* ? — Telle est la question précise que nous posons.

(1) Cette action spirituelle se doublera, comme nous l'avons dit, sur le plan temporel, d'une action également temporelle. Nous n'aurons pas à envisager ici le rapport des deux activités.

(2) Nous citons ces mouvements masculins qui sont les plus connus, mais il va sans dire que nous pensons également aux mouvements spécialisés féminins.

QUESTIONNAIRE

I. — DEUX ORGANISMES

Si l'on étudie les manifestations de la vie catholique aujourd'hui, en France, on constate que l'Église anime deux séries d'organismes de structure bien différente et dont les exigences semblent parfois s'opposer :

1. Les paroisses

Les paroisses, divisions *locales*, groupent tous les chrétiens habitant un certain territoire, sans distinction d'âge, de classe, de profession.

Elles ont leur clergé : curés et vicaires; — leurs associations, groupes et confréries; — leurs œuvres de formation ou d'assistance, en dépendance immédiate du clergé local et qui, rattachées ou non à des organismes plus vastes, exercent leur activité dans le cadre de la paroisse.

La vie paroissiale se manifeste surtout par la participation collective aux offices célébrés dans l'église paroissiale, le dimanche.

La vie catholique, dans la paroisse, revêt en général une forme essentiellement familiale et pastorale, communautaire.

2. Les mouvements spécialisés

Actuellement, les mouvements spécialisés s'adressent surtout à la jeunesse, mais leur organisation et leurs méthodes doivent, par la force des choses, se prolonger en mouvements d'adultes.

Ces mouvements groupent les chrétiens, non plus suivant le lieu de leur résidence, mais suivant leur profession ou leur genre de vie : jeunes ouvriers, jeunes agriculteurs, étudiants, etc...

Ils tendent à s'organiser dans le cadre national (ou même international) et sont plus ou moins fortement *centralisés* et unis entre eux (A.C.J.F. par exemple).

Ils ont leur clergé : *aumôniers*, — qui peuvent appartenir en même temps au clergé paroissial, mais dont l'activité s'exerce en ce cas sous deux formalités distinctes.

Ils ont leurs cadres laïques (militants, comités, secrétariats...); — leurs « services »; — leurs réunions propres : de section, de fédération, congrès nationaux et internationaux...

La vie catholique y revêt une forme essentiellement apostolique et conquérante.

II. — PROBLÈME DE COORDINATION

Cette dualité d'organismes pose un problème de coordination qui ne laisse pas d'être complexe, en théorie comme en pratique.

Les solutions ne seront pas nécessairement uniformes. Elles devront tenir un grand compte des circonstances locales. Mais tout d'abord une grande distinction s'impose : entre les paroisses rurales et les paroisses urbaines.

A. — Les paroisses rurales

La question est beaucoup plus simple dans les paroisses rurales. Le mouvement spécialisé auquel auront affaire les curés de campagne sera ordinairement la J.A.C., dont ils auront eux-mêmes à former et à diriger la section locale.

Elle est moins simple dans les bourgs où le choix du mouvement spécialisé à faire présente quelques difficultés. Ce choix se porte habituellement, ou sur la J. C. des classes moyennes, ou sur la J.A.C., selon la prédominance du milieu : le mouvement choisi prend alors en charge les minorités, tout en orientant chacune d'elles vers sa spécialisation propre (1).

(1) Par exemple : un bourg dans lequel l'ensemble de la population appartient à l'agriculture ou à des professions connexes (maré-

a) *La paroisse rurale ouverte ou fermée ?*

En tous cas, la formation de ces mouvements spécialisés pose des problèmes pratiques d'une extrême importance : elle exige de la part du prêtre une véritable initiation à la doctrine, à l'esprit, à la méthode et à la technique de ces mouvements. Dans une région donnée, c'est tel prêtre plutôt qu'un autre qui sera qualifié pour donner cette formation. La paroisse devra s'ouvrir pour permettre aux meilleurs de ses jeunes gens de s'initier hors de ses cadres à l'action catholique.

Comprend-on assez l'importance, l'urgente nécessité d'ouvrir ainsi la paroisse ? Y a-t-il eu dans ce sens des initiatives intéressantes ? des échecs ? des réussites ? Comment a-t-on triomphé des difficultés rencontrées sur cette route ?

b) *J.A.C. et coopération interparoissiale*

Mais il y a plus. Comment les curés peuvent-ils profiter de la J.A.C., qu'ils auront ainsi contribué à former, pour ranimer la vie paroissiale et rechristianiser les milieux paysans d'une région ?

La question d'une action paroissiale collective et organisée se pose ici. Un petit groupe de J.A.C. isolé, dans une paroisse rurale, pourra difficilement exercer une action décisive sur une population enclavée dans un milieu plus vaste, indifférente ou hostile. On ne peut par des initiatives particulières réagir contre des forces mauvaises qui influencent une région entière. La rechristianisation d'une paroisse dépend de la rechristianisation d'un *ensemble* de paroisses. Il faut sortir à tout prix de l'isolement où tant de prêtres s'épuisent.

La J.A.C. ne pourrait-elle pas être un très bon moyen d'action collective de tout le milieu fervent sur tout le milieu

chal-ferrant, etc.) fera de la J.A.C. Mais cette J.A.C. admettra dans son sein les jeunes mécaniciens du garage (J.O.C.), les quelques petits jeunes gens qui continuent leurs études (J.E.C.), les fils des commerçants du bourg qui travaillent avec leurs parents (J.C.) et même, si on est sur le littoral, les quelques marins (J.M.C.) qui pourraient habiter sur le territoire de la paroisse.

indifférent ou hostile dans le canton ou la région ? Par des journées paroissiales, des conférences, des congrès cantonaux, régionaux..., la J.A.C. d'une région, faisant porter son effort méthodique sur *toute* la région, n'arriverait-elle pas à créer un courant de vie chrétienne qui entraînerait bien des forces hésitantes encore ? ne parviendrait-elle pas ainsi à changer assez vite l'*esprit* d'une contrée ?

Y a-t-il eu des essais dans ce sens ? des résultats pratiques ? Il serait bon que nos pionniers de l'action catholique rurale nous fassent part de toutes leurs expériences.

c) *Action d'ensemble du clergé rural*

Mais une telle action collective des laïcs exige au préalable une action collective des curés. Les curés d'un canton, d'une contrée, ne pourraient-ils pas étudier ensemble les causes *concrètes* de déchristianisation dans leur milieu, et chercher en commun les moyens de rechristianisation les mieux adaptés ? mettre sur pied une action d'ensemble par un travail en équipe ?

Connaît-on des efforts faits en ce sens ? Quels sont les résultats d'une telle expérience ? Voit-on des difficultés *réelles* à tenter cette action collective, organique ? Lesquelles ? Comment les surmonter ?

Dans certaines régions déchristianisées, où le clergé est peu nombreux, on a été amené à former des communautés de prêtres dont le ministère a pris des formes plus missionnaires que pastorales. Dans ces contrées, l'allure des mouvements spécialisés ne sera-t-elle pas assez différente, et leur rôle particulièrement important ? Dans ces régions le travail en équipe paraît s'imposer. A-t-il réussi ? Les résultats acquis sont-ils probants ?

B. — Paroisses urbaines

C'est dans les grandes villes surtout que se produit la « gêne » à laquelle fait allusion S. Ém. le Cardinal Verdier (1),

(1) *Semaine religieuse de Paris*, t. CCXIII, p. 58.

et qu'il y aura lieu de chercher les moyens de la dissiper. La solution peut être cherchée, semble-t-il, en deux directions différentes, soit en esprit de *concurrence*, soit en esprit de *collaboration*.

Dans les *paroisses urbaines*, il y aura lieu d'envisager les relations avec *chacun* des mouvements spécialisés : J.O.C., J.E.C., J.M.C., unions professionnelles.

1. Concurrence

Dans la mesure où il y a conflit entre les institutions paroissiales et les mouvements spécialisés, on peut se demander *s'il n'y a pas lieu de réduire l'activité de l'un des organismes en présence, au profit de l'autre.*

a) « *Réduction* » *des mouvements spécialisés au cadre paroissial ?*

Les mouvements spécialisés pourraient-ils s'intégrer aux cadres paroissiaux actuels sans perdre leur originalité, leur élan, et même leur raison d'être ?

Et pourtant une paroisse bien vivante ne requiert-elle pas le concours actif de *tous* ses membres pour constituer, dans une harmonieuse diversité, la « cité chrétienne » paroissiale, qui serait la cellule fondamentale de l'Église, comme la famille est la cellule fondamentale de la société ?

Peut-on concevoir une organisation de la paroisse assez souple pour faire face à tous les besoins réels de la population, assez ouverte pour donner à toutes les bonnes volontés un champ d'action, assez conquérante pour suffire aux tâches écrasantes de l'apostolat chrétien d'aujourd'hui ? Quelles sont les expériences tentées dans ce sens ? Que suggèrent ces expériences ?

b) « *Réduction* » *et adaptation de la paroisse ?*

Les paroisses devraient-elles au contraire, dans certains cas, renoncer à être des organismes « totalitaires » (c'est-à-dire qui suffisent par eux-mêmes à tous les besoins de la vie chrétienne, individuelle et sociale, des fidèles), et se borner,

outre la vie sacramentelle et liturgique essentielle, à un rôle de coordination locale des mouvements spécialisés ?

Dans les agglomérations urbaines, dans la région parisienne surtout, n'y aurait-il pas intérêt à adapter résolument les institutions chrétiennes aux nouvelles conditions de vie ? Et celles-ci ne sont-elles pas en dépendance du mode de travail bien plus que du lieu d'habitation ? (Notons par exemple le fait des transports rapides qui *vident* le soir telles paroisses du centre, et réciproquement, le matin, telles paroisses de banlieue. Ce qui compte, c'est le rythme *travail-repos*, et c'est la profession qui le règle.)

2. Collaboration

Collaboration pratique. — Quelles que soient la valeur et l'importance de ces vues d'ensemble, il reste que le problème le plus immédiat se situe sur le terrain pratique :

Étant donnée l'organisation actuelle des paroisses et des mouvements spécialisés, comment concevoir leur collaboration ?

a) *Concours de la paroisse aux mouvements spécialisés*

Comment la paroisse peut-elle aider les mouvements spécialisés ? leur fournir des secours sans s'appauvrir ? contribuer à leur équipement intellectuel, moral et religieux ? les soutenir intelligemment sans les gêner dans l'autonomie nécessaire à leur effort de pénétration et de conquête ?

b) *Concours des mouvements spécialisés à la paroisse*

Comment à leur tour les mouvements spécialisés peuvent-ils, sans renoncer à leur unité d'action et sans restreindre leurs objectifs d'apostolat, concourir au renouveau paroissial

sur le plan liturgique,
sur le plan culturel,
sur le plan social et charitable,
sur le plan de la formation chrétienne des enfants et des élites ?

c) *Un premier moyen pratique ?*

Un premier moyen pratique ne serait-il pas la création de comités de chefs ?

N'y aurait-il pas intérêt à provoquer, entre les dirigeants des différents mouvements qui agissent sur un même terrain paroissial, des réunions communes de piété ou d'amitié en vue d'élaborer en commun des programmes précis pour des objectifs déterminés, de préparer des manifestations communes et assurer en toute occasion l'entr'aide dans la charité ?

(Il existe déjà des réunions analogues, au plan diocésain, national, etc...)

Y a-t-il eu des expériences tentées ? quels sont les résultats de ces expériences ? quelles sont les difficultés à résoudre pour que cette méthode d'action collective ait quelque chance d'aboutir ? A-t-on des objections à faire ?

d) *Collaboration entre paroisses urbaines*

N'y aurait-il pas intérêt, dans bien des villes, à entrer franchement dans la voie de la collaboration interparoissiale, comme nous l'avons envisagé pour les paroisses rurales ?

Par exemple, dans une ville de moyenne importance comportant plusieurs paroisses, ne serait-il pas bon qu'il y ait une seule section jociste — au lieu d'une par paroisse —, une seule section jéciste, comme aussi peut-être une seule société sportive, un seul groupe scout, etc. ? Y a-t-il eu des tentatives dans ce sens ? Pourrait-on nous indiquer les résultats, les difficultés à résoudre, les objections faites ?

Sur tous ces points, ou sur d'autres touchant au même problème, il serait bon de faire connaître et de verser à l'expérience commune,

— outre les idées, suggestions, plans, projets, etc...,

— des exemples de cas concrets, de difficultés, d'essais, de réalisations, de succès et d'échecs, en un mot tous les *éléments de fait* susceptibles d'éclairer la situation et d'orienter vers des solutions réellement applicables.

La sainteté de la famille

Le Cardinal Hlond, dans un récent discours, s'est élevé avec force contre une idée du mariage que vulgarise une littérature à la mode (1). Cette littérature « molle et indulgente » veut libérer l'homme moderne du « lien du mariage », de ses devoirs, de son poids, de ses responsabilités.

Le mariage ainsi conçu n'est pas autre chose qu'une affaire personnelle entre époux, un mystère de leur félicité individuelle. De quelle manière ils construiront leur bonheur et comment ils le vivront, cela ne regarde personne et ne dépend d'aucune norme morale. Un tel mariage comme vie familiale est donc une institution de commodité, de jouissance et de plaisir, sans fonction sociale et sans hypothèque en faveur de l'État.

Le principe du mariage étant ici le plaisir réciproque, la seule convenance dicte aux conjoints, quand il leur plaît, leur union et leur séparation. Au nom des droits de la « vie personnelle », tout divorce se justifie, et toute destruction de la vie familiale, tout le malheur des enfants est accepté. A cette conception le Cardinal Hlond oppose l'idéal chrétien du mariage et ses obligations :

Nous défendons la thèse que l'union familiale, à la lumière

(1) Le texte de ce discours a paru en italien dans l'*Osservatore Romano* du 24-1-35.

de la loi surnaturelle, oblige à des fonctions sociales et se gouverne, non par des normes subjectives de bonheur, mais par de clairs principes moraux. A la lumière de la révélation, ensuite, cette union acquiert une particulière dignité et est défendue, quant à son caractère, son indissolubilité, sa sainteté et ses devoirs, par des préceptes dont aucune excuse ne peut libérer les époux. Ici la famille n'est plus un divertissement libre et inconscient au sein de la nature, mais une chose sacrée, un devoir et une responsabilité.

Or il se trouve que cet aspect juridique du problème familial recouvre un aspect plus profond, une *loi de vie* par où le mariage chrétien apparaît, dans le sacrifice même, comme la source du seul bonheur possible sur terre aux époux. L'égoïsme, le désir d'une félicité sans règle transcendante, la fuite du devoir et des responsabilités, le mépris des normes morales, témoignent d'une vraie folie de l'homme, qui croit au bonheur *sans conditions et sans loi divine*. Le chrétien sait au contraire que la félicité est une *conquête*, qu'il faut l'obtenir par une domination de l'esprit sur la chair, par une soumission au vouloir divin, en servant la vie et en l'élevant jusqu'au saint idéal évangélique. Il est heureux dans la mesure où il respecte cette chose sacrée qu'est le mariage, sacrement du Sauveur, où il comprend ses responsabilités familiales, où il aime tous les devoirs qui le lient au groupe où peut se satisfaire son essentiel besoin d'amour humain.

Le Cardinal soulignait avec vigueur les diverses conséquences sociales de ce double idéal, néfastes d'un côté, salutaires de l'autre :

Laquelle des deux conceptions est la plus saine ? Laquelle a le plus de mérites aux regards de la Société et de l'État ?

Mon expérience pastorale me permettrait de prouver par des exemples effrayants quelle terrible gangrène sur le corps de l'État est le mariage dépouillé de son caractère sacré, et que la raison dernière de la lutte contre la famille catholique et contre le mariage catholique est due chez les uns à la décadence des principes moraux, et chez les autres au sectarisme,

à la haine de l'Église en tant qu'elle est une institution qui proclame la Révélation et la loi de Dieu.

Le Primat de Pologne, par-delà son auditoire, adressait ses courageuses paroles aux législateurs de son pays qui préparent pour cette année même une nouvelle loi sur le mariage. « Une telle loi, disait-il, ne peut être déduite de prémisses et de concepts désormais dépassés, mais elle doit être uniquement une loi appuyée sur les commandements moraux qui ne vieillissent jamais... elle doit être un mouvement de notre volonté de vie et de notre éthique. »

Tous les vrais chrétiens doivent comprendre qu'il ne suffit pas d'avoir pour soi seul un idéal divin du mariage. On ne peut *abriter* la famille chrétienne dans une société qui se paganise : si toutes les influences venues du monde tendent à rompre le lien du mariage, aucun lien ne résistera. Il faut opposer une force sociale, une force d'ensemble à cette pesée universelle. Nous portons tous dans nos âmes une part de cet ordre catholique nécessaire au salut du monde. Il nous faut tous créer, par le rayonnement de nos vies et de nos idées, et par notre action catholique, une *exigence* telle que notre législation antichrétienne apparaisse intolérable en sa réelle malfaisance, opposée aux tendances profondes du pays rechristianisé. C'est le seul moyen de refaire une chrétienté, et d'obtenir des conditions sociales telles que les époux chrétiens puissent observer, sans un impossible héroïsme, les devoirs essentiels de leur état.

fr. Étienne Lajeunie, O.P.

Pour une célébration chrétienne du mariage

Il n'est pas de jeune chrétien, respectueux de sa foi, qui ne souffre du mode « mondain » que le snobisme bourgeois impose au mariage.

Et cependant, s'il est une circonstance où l'intimité, la tendresse, la prière surtout, soient de mise, c'est entre toutes cette heure où, sous le regard de Dieu, deux vies fondues désormais en une seule s'engagent dans l'amour devenu un sacrement.

Les mœurs mondaines ont fait, trop ordinairement, d'une chose charmante à la fois et divine, une corvée menteuse, artificieuse, et tristement banale.

On se réjouira donc de voir des chrétiens se résoudre à rompre ces servitudes, et restaurer avec fierté et joie les beaux gestes significatifs de ce grand sacrement.

Nous avons dans un chapitre de nos *Retours en chrétienté* (1) décrit les traditions qui enveloppaient de poésie et de spiritualité les fiançailles, le mariage et la maternité.

Avec quelle joie ne voyions-nous pas aujourd'hui même, à l'église Notre-Dame-des-Champs, un mariage nullement bigot, célébré par *une grand'messe chantée à 10 heures*, à laquelle les deux époux, *accompagnés de leurs proches et de leurs amis*, ont scellé leur serment d'amour par la sainte Communion!

Quelle aisance, quelle amitié, quelle grâce divine, ne

(1) *Retour en chrétienté. La naissance. Le mariage. La mort.* A l'Orante, 23, rue Oudinot, Paris-VI[e].

trouverions-nous pas à revenir aux traditions chères à nos aïeux et consacrées par l'Église?

C'est pour en faciliter la restauration que nous venons de publier *Le Rituel de Mariage* (1), qui permettra aux prêtres et aux fidèles de faire refleurir les formes d'une liturgie à la fois touchante et profonde.

Pour les *fiançailles* — réduites si souvent à l'offre d'une bague et à un dîner — nous avons rappelé les rites anciens des interrogatoires, des bénédictions sacerdotales et de la tradition de l'anneau. Puisque l'Église encourage officiellement la célébration des fiançailles et leur reconnaît une valeur, pourquoi ne pas les consacrer par ces prières et ces rites précédant la sainte Messe et la Communion?

Pour le *mariage*, outre les textes accoutumés des bénédictions, nous avons reproduit la messe ainsi que les prières propres de la *Préface* et les bénédictions du lit, toujours insérées au Rituel Romain.

Enfin il a paru nécessaire de faire connaître les Prières d'intercession de ce même Rituel *pour une mère avant ses couches*, et d'action de grâces *pour la naissance de son enfant*. Nous y avons joint la *Messe* qui était encore en usage au siècle dernier pour les *Relevailles*.

Ce volume édité avec luxe et illustré par des bois d'un grand charme sera, nous l'espérons, offert en cadeau aux chrétiens dès leurs fiançailles. Ils y trouveront plus tard le souvenir des heures les plus fraîches de leur amour.

Avec le *Mémorial de Baptême* (2), ce Rituel contribuera à remettre en honneur une Liturgie empreinte de tant de douceur et chargée de si fortes leçons.

(1) Éditions de l'Orante, 23, rue Oudinot. Un beau volume de 104 pages en trois tons, sur vergé gothique. Prix : 20 fr.

(2) Même librairie, beau Livret imprimé sur vergé de hollande en 4 tons (10 fr.), contenant un Acte de baptême au nom de l'enfant et toutes les Prières sacramentelles.

Car il ne s'agit pas d'un simple ritualisme sans vertu. Mais d'un sacrement où saint Paul voit l'image de l'union du Christ et de l'Église. Il serait bien souhaitable que les fidèles apprennent de nos théologiens et de nos moralistes autre chose qu'une casuistique — nécessaire bien sûr — mais insuffisante : une vraie théologie du mariage, c'est-à-dire une étude réelle des mystères de la Grâce contenue en ce sacrement; une vraie morale du mariage, c'est-à-dire l'enseignement positif des mœurs chrétiennes, et non pas seulement des péchés à fuir, mais des vertus à pratiquer.

Quelles découvertes des chrétiens n'ont-ils pas à faire en ces domaines!

Et pour ne signaler que celle-ci, quel fruit ne tireraient-ils pas d'une solide doctrine du sacerdoce paternel?

Comment comprendre en effet que la plénitude chrétienne — venue non pas abolir mais parfaire — ne comporte pas, ne dépasse pas toujours ce que les Juifs et les Gentils eux-mêmes avaient si grandement senti de la paternité, dont nous savons qu'elle est une dérivation de celle même de Dieu?

Parce que la paroisse a ses prêtres, chargés de la prière, de la sanctification, de l'enseignement de la communauté publique, croit-on que l'Église entende — puisse même — abolir l'ordre naturel des choses, et par conséquent dispenser le père de famille d'être — à sa manière — le prêtre du foyer?

Nulle délégation ne permet au Père, chef, tête naturelle de ce corps, la plus réelle des cellules humaines, de ne pas accomplir lui-même, *au nom* de sa femme et de ses enfants, pour eux, pour toute sa maison, la prière que depuis les origines de l'humanité le patriarche, le *paterfamilias* accomplissait comme leur premier devoir.

Comment — sinon par le fait de la laïcisation de nos mœurs — expliquer que des pères de famille chrétiens négligent ce grand office de la prière — ou l'abandonnent si facilement à la mère, à la fille aînée ou au plus jeune enfant, pour la bénédiction de la table, pour la prière du soir surtout?

Mais comment expliquer que si rares soient les pères de famille chrétiens, fervents apôtres au dehors, catéchistes peut-être, qui accomplissent auprès des leurs, comme autrefois, le rôle de docteur? Ce n'est pas parce que les prêtres, les maîtres se chargent d'enseigner les enfants, que le père peut se considérer comme déchargé de ce soin. A supposer même que cette tâche soit parfaitement remplie par des étrangers, il résultera de son silence que la paternité apparaîtra découronnée aux yeux de ses enfants de sa noblesse spirituelle et que le témoignage personnel qu'il devait à sa famille, il ne l'a pas donné.

Son insuffisance, son incompétence, sont de mauvaises raisons. Elles prouvent qu'il doit posséder, travailler sa foi religieuse bien plus qu'il ne fait peut-être. Ce sera tout bénéfice. Quant à la cohésion des esprits, comment la mieux assurer que par cet échange?

La vraie raison est un respect humain inavouable, qui provient parfois de ce que le père mesure le désaccord qu'il y a entre sa vie et les enseignements qu'il prononcerait. Quelle grâce que de sentir ce désaccord et quelle force pour le réduire!

Mais surtout quelle transformation de l'atmosphère familiale, le jour où il apparaîtrait clairement que ce qui assemble ce n'est pas le sang seulement et le pain charnel, mais la vie divine et la grâce partagée!

Il est fâcheux que plusieurs de ceux qui s'inquiètent de la désagrégation de la famille n'osent pas chercher dans la vérité totale le remède à ce mal. Ni les lois, ni les convenan-

ces, ne suffisent à refaire la santé et la vie. Il y faut le jeu de toutes les forces de l'organisme. Notre mal actuel vient pour une grande part de ce que nous avons laissé sans emploi les forces les plus divines, croyant assez faire que de recourir aux disciplines bourgeoises ou scolaires, et celles-ci laïques, bien entendu !

J'avoue ici une étrange lacune.

La liturgie du mariage, si attentive à prier pour la femme surtout dans la solennelle bénédiction du *Pater*, ne semble pas porter vers l'homme une égale sollicitude.

Le beau texte de l'Épître aux Éphésiens met, il est vrai, l'accent sur l'amour que l'homme doit à la femme. Mais c'est à peu près la seule mention qui soit faite de lui.

L'examen des anciennes liturgies latines ou grecques ne nous apporte rien de notable à ce propos. Il y a là une indication du sentiment que l'Église a d'une faiblesse plus grande de la femme, et corrélativement d'une force chrétienne déjà plus assurée dans l'homme. Ce sera donc pour lui une nécessité d'autant plus pressante de se préparer à ce ministère difficile. Or l'expérience ne nous montre pas que dans l'ordre divin ou dans l'ordre humain il en soit ordinairement ainsi. Et c'est la cause de grandes souffrances. De quelle utilité serait l'étude de la sainte Écriture par les jeunes chrétiens, comme aussi la connaissance des saints mariés, tel saint Louis, dont la vie matrimoniale, traversée et parfois si difficile, contient de précieux exemples !

Paul Doncœur, S. J.

Le Triduum de messes de Lourdes

L'an passé S. S. Pie XI daigna accueillir avec un vif intérêt la proposition, faite par le comité italien des Congrès eucharistiques, de célébrer la clôture du Jubilé de la Rédemption par une fervente action de grâces pour le don ineffable que Notre-Seigneur nous a accordé, en instituant l'Eucharistie et le Sacerdoce.

Cette année le Saint-Père dans une admirable lettre à Mgr Gerlier, Évêque de Tarbes et de Lourdes, loue sans réserve « le dessein de célébrer à Lourdes, au mois d'avril prochain, à la Grotte miraculeuse de la Vierge immaculée, un triduum de prières publiques, de telle sorte que, durant les trois jours et les trois nuits qui achèveront *le jubilé de la Rédemption* étendu à tout l'univers catholique, des sacrifices eucharistiques soient offerts dans cet endroit continuellement et sans interruption ».

C'est en ce 19e centenaire de la Rédemption, pour ce jubilé exceptionnel, un couronnement exceptionnel lui aussi, sans précédent.

Comme l'explique le Saint-Père en cette même lettre : « Si tant et de tels bienfaits découlent de l'œuvre très sainte de notre Rédemption, cependant *la divine Eucharistie*, qui est comme *le centre merveilleux de la vie chrétienne* et qui en est aussi la raison suprême, et par elle *le Sacrifice du Calvaire perpétué d'une manière non sanglante*, forment de tels trésors que non seulement l'imagination humaine n'en peut concevoir de plus grands mais qu'ils paraissent même remplir l'infinie puissance de Dieu et épuiser son infinie miséricorde. »

Le Saint-Père invite dès lors tous les chrétiens à tourner leurs pensées en ce triduum vers l'Eucharistie : « *Qu'ils lavent leurs souillures aux flots de grâce qui en dérivent ; qu'ils expient leurs fautes ; qu'ils confient et abandonnent les épreuves et les difficultés dont ils sont opprimés à Celui qui, seul, peut*

les apaiser, les redresser et les élever jusqu'aux cieux! S'ils le peuvent..., de toutes les parties du monde et de tous les peuples qu'ils se rendent à Lourdes et que là, sans distinction de nationalités, unis d'un lien fraternel par la foi et la charité, ils élèvent d'ardentes prières et supplications « au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation », par la toute-puissante intercession de la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, exempte de la tache héréditaire. »

***

Le Pasteur suprême rappelle avec force qu'aujourd'hui plus que jamais il faut que les prières sollicitent « l'aide divine, dont tous les peuples, toutes les nations, la communauté tout entière des hommes et des États, ont un besoin si pressant ». Il parle de la gravité de maux actuels, de ceux qu'on peut redouter et qui mettent tous les esprits dans l'inquiétude et l'anxiété. Il déplore surtout « de voir restaurer en beaucoup d'endroit des mœurs païennes et prôner une doctrine à l'opposé de celle, toute céleste, apportée par Jésus-Christ ». Il rappelle que si par un orgueil opiniâtre on rejette Dieu et sa loi, en négligeant ses secours, *aucun remède* ne peut guérir des maux actuels. Aussi est-ce à Dieu que tous les chrétiens doivent demander instamment le salut pour le genre humain en proie à de telles misères, et le bienfait de la paix véritable.

Les fidèles sont exhortés à s'associer, dans leurs propres diocèses, sous la direction des évêques, à ce triduum solennel de Lourdes « *par la célébration de messes à cette intention*, et la récitation de prières spéciales en tous lieux ». Pendant ces trois jours l'univers catholique d'un seul cœur élèvera ainsi d'ardentes supplications vers Dieu et sa Très Sainte Mère pour demander grâce, paix et salut.

Le Saint-Père conclut : « Que ce pauvre monde, travaillé par les soucis terrestres et ballotté par tant de dissentiments, voie donc toute la grande famille chrétienne, réunie en un seul esprit, une seule foi, et une prière unanime, implorer le pardon pour les pécheurs, la paix pour les âmes troublées,

le soulagement pour les malheureux, le pain pour les affamés, et enfin, pour tous les égarés, la lumière de la vérité et le port du salut ! »

***

Rappelons à ce sujet, comme nous le disions ici même en octobre dernier (1), qu'un *culte perpétuel de messes* a été organisé depuis plus de trois ans par l' « Union Eucharistique » pour obtenir la pacification du monde. Par les soins de cette pieuse association (2), plus de mille messes sont célébrées chaque année, plus de trois par jour, à cette grande intention. Ce culte perpétuel établi d'abord en France, notamment dans les Carmels, se propage en Belgique, en Italie, en Pologne, dans les pays slaves, en Indochine, en Amérique. Nous espérons que, par suite de ces supplications incessantes, les maux qu'on redoute le plus sont écartés ou éloignés ; mais la prière ne doit pas cesser ; elle est notre grande force en notre faiblesse.

Il faut surtout recourir à la plus grande des prières, à celle même de *Notre-Seigneur toujours vivant pour intercéder pour nous* (Hébr., VII, 25). Son Cœur Eucharistique nous a donné l'Eucharistie, sacrement et sacrifice ; il nous la redonne tous les jours par les paroles de la consécration, auxquelles il communique la vertu transsubstantiatrice. Ainsi le Sauveur, prêtre principal du Sacrifice de la Messe, ne se contente pas de l'avoir autrefois instituée, mais *il veut actuellement* chaque consécration, et à chacune il communique actuellement la force divine qui change la substance du pain en celle de

(1) *Le culte perpétuel de messes pour la pacification du monde.*

(2) Le Centre principal de l'Union Eucharistique est actuellement au Sanctuaire de la Sainte-Baume (s'adresser à *l'Union Eucharistique*, au Plan d'Aups, par Saint-Zacharie, Var). — Dans le but qui vient d'être dit, il est demandé aux prêtres et aux fidèles, membres de l'Union : 1° De célébrer ou de faire célébrer le Saint Sacrifice de la Messe trois fois par an (tout au moins une fois). 2° Les fidèles peuvent faire célébrer ces messes par un *prêtre de leur choix*, ou s'adresser aux centres de l'Union.

son Corps, et celle du vin en celle de son Précieux Sang.

Il continue actuellement de s'offrir ainsi d'une façon sacramentelle. Cette oblation intérieure toujours vivante au Cœur du Christ, comme elle fut l'âme du sacrifice de la Croix, est l'âme du sacrifice de la Messe.

Mais il importe de s'unir à cette oblation intérieure du Sauveur par une oblation personnelle, comme il est dit dans *l'Imitation* (l. IV, c. 8) : « Le Seigneur : Comme je me suis offert volontairement à mon Père pour vos péchés, sur la Croix..., ainsi vous devez tous les jours, dans le sacrifice de la messe, vous offrir à moi, comme une hostie pure et sainte, du plus profond de votre cœur... C'est vous que je veux, et non pas vos dons. ... Si vous demeurez en vous-mêmes, si vous ne vous abandonnez pas sans réserve à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, nous ne serons pas unis parfaitement. » — Au chapitre suivant, le fidèle répond : « Dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous, mon Dieu, pour vous servir à jamais... Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre précieux Corps... Je vous offre aussi tout ce qu'il y a de bon en moi, si imparfait que ce soit, pour que vous le rendiez plus digne de vous. Je vous offre encore tous les pieux désirs des âmes fidèles, la prière pour ceux qui me sont chers,... la supplication pour ceux qui m'ont offensé ou attristé, pour ceux aussi que j'ai moi-même affligés, blessés, scandalisés, le sachant ou non, afin que vous nous pardonniez à tous nos offenses mutuelles... et faites que nous soyons dignes de jouir ici-bas de vos dons et de l'éternelle vie. »

C'est sur ce point de l'*union personnelle* à l'oblation toujours vivante du Cœur de Jésus qu'insiste l'association de prière dont nous venons de parler ; elle invite ses membres à vivre ainsi profondément du Sacrifice de la Messe, à offrir souvent dans la journée les contrariétés qui se présentent et surtout l'amour du Sauveur exprimé en son Précieux Sang, en se rappelant que *cet amour rédempteur plaît plus à Dieu que tous les péchés réunis ne lui déplaisent*, comme le dit saint Thomas d'Aquin, en définissant l'essence même du mystère de la Rédemption (III^a^, q. 48, a. 2).

***

De divers côtés, notamment en Italie, en France, en Irlande, on remarque, surtout dans les couvents de vie contemplative, que les âmes les plus intérieures sont portées par la grâce divine à revenir de plus en plus à la dévotion au *Précieux Sang*, qui nous rappelle de la façon la plus vive et la plus frappante tout le mystère de la Rédemption. Ce fut la grande dévotion de sainte Catherine de Sienne et de beaucoup de saints, en particulier de saint Albert le Grand, qui a écrit des pages admirables sur le Précieux Sang dans son traité sur le Sacrifice de la Messe (1).

La même grâce porte les mêmes âmes à recourir incessamment à *Marie médiatrice*, et nous espérons qu'un jour cette Médiation universelle de la Mère de Dieu sera reconnue par une définition solennelle, qui attirera sur le monde de très grandes grâces, celles dont dispose pour nous la Mère de tous les hommes. Elle a offert pour tous, en union avec son Fils, le sacrifice de la Croix; elle continue d'offrir avec lui toutes les messes.

Marie est comme inondée de grâces et veut y faire participer ses enfants, en les nourrissant pour ainsi dire de sa tendresse maternelle. Son regard se porte sur toute la terre, sur les pays les moins évangélisés avec une grande bonté, comme si elle voulait ses enfants dans ses bras, pour les donner à son Fils et les sauver.

Le Triduum exceptionnel de Lourdes fera monter vers Dieu cette supplication; ces messes ininterrompues pendant trois jours seront offertes par des prêtres et des fidèles de plusieurs peuples réunis; elles seront offertes surtout par Celui qui est le Prêtre principal et dont l'oblation intérieure, inspirée par un immense amour, plaît plus à Dieu que ne lui déplaisent tous les péchés réunis.

Rome, Angelico. fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) Il se trouve au tome XXXVIII de ses Œuvres complètes.

Le Congrès des Aumôniers fédéraux de l'A.C.J.F.

Rien n'est plus réconfortant que cette assemblée de deux ou trois cents prêtres, venus de tous les coins de France, et qui, matin et soir, durant trois jours étudient avec une franchise, une ouverture d'esprit et un zèle apostolique émouvants, les principaux problèmes avec lesquels ils sont habituellement aux prises. Seulement au cours des jours ils sont seuls à résoudre ces questions, tandis qu'ils mettent ici en commun leurs expériences et leurs suggestions.

Je ne puis parler de tous les rapports qui furent soutenus et discutés. Chacun présentait le plus vif intérêt.

Je voudrais retenir spécialement celui de M. le chanoine Glorieux. Il précisa quel est exactement le rôle des laïques dans cet apostolat d'action catholique. Or jamais on n'y insistera trop, parce que cette idée n'a pas encore pénétré autant qu'il conviendrait ceux-là mêmes — prêtres ou laïques — qui y sont le plus intéressés.

« Les prêtres conscients de leur charge et de leurs responsabilités n'ont pas besoin de s'entendre dire que les âmes les attendent... Mais les laïques ne se doutaient guère, et l'immense majorité ne se doute pas encore, que quelque chose d'analogue les attend, et que semblable mission leur est confiée. »

Remarquons qu'il s'agit ici non seulement de jeunes gens, mais de tous les chrétiens : « Les jeunes ont l'élan et l'ardeur, mais ils n'ont pas les leviers de commande, non plus que les responsabilités familiales, civiques, professionnelles... » Il faut donc appeler tous les laïques, sans exception. C'est ce que Pie XI a sans cesse répété :

Comme à d'autres époques de l'histoire de l'Église, nous affrontons un monde retombé en grande partie dans le paganisme. Pour ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il

faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Église, qui comprennent leur mentalité, leurs aspirations, qui sachent parler à leurs cœurs dans un esprit de fraternelle charité.

Tout le problème est, au fond, de connaître vraiment le milieu où vivent les hommes de nos jours. Ces milieux tendent de plus en plus à être séparés — ils sont même en fait complètement séparés — de toute influence religieuse. Ils ont une autonomie propre, une organisation technique qui n'ont rien à voir avec la doctrine chrétienne. Enfin ils imprègnent les esprits de ceux qui y vivent d'une tendance propre, d'une mentalité, comme on dit, qui échappe habituellement à la psychologie du prêtre.

C'est pourquoi M. le chanoine Tiberghien, dans son rapport et dans la discussion très serrée qui suivit, insista sur la nécessité pour le prêtre de se mettre à l'école de ses militants laïques, en ce sens qu'il doit savoir *écouter*. Comme il ne peut connaître par lui-même la réalité du milieu social où vivent ses fidèles, son devoir premier est, à travers les conversations, les enquêtes, les rapports, les boutades qui font la trame ordinaire de cercles d'étude, de saisir ce qui est la véritable psychologie de ses ouvriers ou de ses étudiants (on pourrait dire la même chose pour les mouvements d'adultes : la psychologie et les réels besoins de chaque profession), afin de leur livrer un enseignement doctrinal et des conseils pratiques adaptés à leur état d'esprit.

Rien de plus urgent et capital que de remettre en honneur la vieille formule scolastique : *Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur*. C'est cette modalité propre à chaque groupe de chrétiens spécialisés par leur travail qu'il importe de dégager. Sinon, autant en emporte le vent.

C'était merveille de voir avec quelle humilité et quelle ardeur à se perfectionner tous ces prêtres écoutaient ces paroles, parfois un peu dures. Quand on voit un cénacle d'apôtres aussi accueillants à toute vérité, fût-elle pénible à entendre et dût-elle remettre en question bien de chères habitudes, on ne peut que rendre grâces à Dieu qui anime son Église d'un souffle aussi pur et aussi brûlant.

***

Aussitôt après ce Congrès, une autre réunion groupait non

plus les aumôniers mais les dirigeants fédéraux de l'A.C.J.F. Nous ne voulons, des débats très bien menés et sérieux qui s'engagèrent, retenir que cette conclusion dégagée par les jeunes eux-mêmes dans *Chantiers* :

Vouloir à la fois pleinement la fidélité à l'Église et les réformes sociales — vouloir à la fois pleinement le salut de la classe ouvrière et la fidélité au Christ, c'est du même coup réaliser entre jeunes de milieux divers, et ailleurs violemment opposés, l'entière union des âmes.

Cette double, ou mieux, cette commune volonté s'est exprimée récemment, lorsque, au Conseil Fédéral de l'A.C.J.F. le 27 janvier 1935, les délégués des mouvements, représentant les divers milieux sociaux, ont affirmé leur indépendance par rapport à toute organisation politique, afin de maintenir plus étroitement leur unité.

Événement bien minime en apparence?

Déclaration platonique? destinée comme tant d'autres à se perdre dans les nuages? — Peut-être... Ne serait-ce pas plutôt le signe qu'entre deux centres d'attraction irréductibles qui tendent à déchirer la société vient d'apparaître, parmi les jeunes, un centre nouveau, susceptible de rallier tous les hommes de bonne volonté.

Dieu fasse que nous parvenions sans tarder à formuler cet objectif unique et captivant à proposer aux jeunes catholiques, qui satisfasse à la fois leur besoin d'action et leur soif de dévouement et d'amour de Dieu !

Pierre Boisselot, O. P.

LECTURES

Les Jésuites (1)

Les Jésuites : il est peu de mots aussi chargés de mystère, de prestiges, de légendes politico-historiques. Les hommes noirs ou l'envers de l'histoire ! Quel corps, quel ordre, a-t-il vu s'abattre sur lui autant de sarcasmes, de calomnies, de proscriptions ? Un ordre que depuis 1814 on a expulsé de France ou d'Espagne à peu près tous les quarts de siècle.

Cela donne à penser. Il est bien vrai qu'on lui a fait un haut renom, qui ne semble pas immérité, d'habileté et de prudence, de perspicacité et de science, de puissance et de prestesse. Il est vrai aussi que certains Jésuites ont poussé assez loin l'esprit d'adaptation, caractéristique de la Compagnie. Tout de même, on peut faire des réflexions et l'on aimerait mieux comprendre.

Voici un livre vivant et d'un mouvement vif, auquel une certaine chaleur d'âme, et quelque chose de plus, donnent de belles lumière. Il dit ce qu'a été le « Fondateur », ce qu'est son livre *Les Exercices*, ou la spiritualité ignatienne ; ce que sont les « Constitutions » de l'ordre, — le Jésuite en formation et le Jésuite formé, — ce qu'est son « Action apostolique », — directions de consciences et prédications, missions en terres lointaines, éducation et enseignement. Pour finir, le « Secret de l'Action » ou « Puissance des Jésuites ».

Quand on connaît saint Ignace et *les Exercices*, on comprend ce qu'écrit Bernoville : « Le Jésuite, c'est un homme qui, jusque dans le détail, se gouverne fortement. » Et encore : « Le refus de l'effort, c'est pour un Jésuite le grand mal... » Après tout, Joyce dans son *Dedalus*, lorsqu'il se souvient des Pères comme d'hommes froids, bien lavés, nets dans leurs modestes caleçons de coton, ne les peint guère autrement. Et je ne puis pas ne pas me rappeler un médecin de campagne, dont la vie fut toute de dévouement, et qui se tua à la peine durant la guerre. Il me disait : « Mes parents étaient

(1) Par Gaëtan Bernoville. 1 vol. Grasset, 1934. Collection « Les Grands Ordres monastiques ».

morts, je me trouvais libre, je sais quels goûts j'avais : j'aurais été un galopin et un noceur. Les Jésuites m'ont appris à faire ce que je n'aimais pas à faire. Je leur en serai reconnaissant jusqu'à la fin. »

On aimera les pages colorées et de riante humeur où Bernoville introduit son lecteur dans un Scolasticat. Et qui ne le sait apprendra ce qu'est la longue, dure, minutieuse formation des Jésuites. Alors peut-être même s'étonnera-t-il qu'une telle formation intellectuelle et religieuse ne donne pas davantage : que de la Compagnie ne sorte pas « une série incomparablement abondante et rutilante de « grands types » s'imposant à la connaissance et à l'admiration des foules ». « Or, ces « grands types » existent, foisonnent même dans la Compagnie, mais travaillent en profondeur et dans la grisaille. La notoriété ne les intéresse pas, et n'intéresse pas la Compagnie. S'ils l'accrochent, c'est d'accident et au passage, comme un Français moyen, traversant une kermesse pour aller à ses affaires, se trouve couvert, sans l'avoir voulu, de confettis. J'ai eu l'honneur d'approcher de près le Père de Grandmaison, mort récemment. C'était un puissant esprit, de science encyclopédique et de respiration large, un chef-né dont le conseil, toujours si discret et si courtois, avait valeur de commandement : quand je pense du même coup, comme il m'arrive parfois, au Père de Grandmaison, connu de quelques-uns seulement, ignoré de la foule, et à tels de ces bonshommes que la mode encense et qui, par la grâce de l'État et des Académies, sont pavoisés de décorations, je ne puis m'empêcher de rire tout seul, à cause du ridicule du contraste. »

Oui, il y a un envers de l'histoire. Bernoville l'avait déjà marqué : « C'est dans la grisaille que le Jésuite doit généralement poursuivre sa course. » Il doit, terrible mortification de l'ordre, s'enfoncer, disparaître en son œuvre. Il donnera ainsi son plein, mais d'une manière qui n'est pas du monde, faisant subir son influence à des êtres d'élite, et les marquant de sa pensée. L'homme qui se moque des argents, des honneurs et de tout l'énorme guignol du siècle, y gagne une force dont on ne se doute pas. Quelle puissance lui vient, alors ! — Et Bernoville ne cache pas que les Jésuites sont des conquérants et des fondateurs extrêmement actifs, extrêmement habiles. — Mais que de colères, que de mystères, que

de légendes autour de leur puissance ! La vraie histoire n'est pas montrée aux yeux des hommes : seulement il s'agit moins d'un envers, d'une trame grise, à quoi la Compagnie met puissamment la main, que d'un haut climat spirituel où se forment de loin les événements.

Le « secret de l'action », le voit-on ? Voit-on se révéler « le dynamisme d'une certaine formation intérieure » ? Voici *les Exercices* ; et d'autres peuvent faire comme le jeune Maurice Barrès, qui y chercha la mécanique de la puissance morale. Elle y est, mais à qui ne se propose pas une fin surnaturelle, — cette fin surnaturelle qui sauve les Jésuites, marque fort bien Bernoville, cette fin qui crée leur *insaisissabilité* laquelle exaspère la légende, — à celui-là, même s'il tient le secret, manquera toujours le moyen de s'en servir.

H. Pourrat.

Capitale de la Prière (1)

Cette capitale de la prière, c'est Lourdes. Lourdes, « paroisse de la chrétienté » où les pèlerins du monde entier viennent « témoigner, au lieu choisi par la Vierge, de l'unité profonde du genre humain dans la souffrance et dans l'amour » ; Lourdes, qui « sanctifie la médiocrité », et où « l'esthète et le curieux n'ont point de droit » ; Lourdes enfin, dont « la révélation centrale » n'est rien autre que le Rosaire, dont les quinze apparitions « avaient essentiellement pour objet de mettre les mystères à l'honneur ».

Trouvera-t-on cette explication du mystère de Lourdes assez accessible ? René Schwob reste trop tendu dans sa méditation, trop artiste aussi pour être de lecture reposante. Mais il atteint ici à de si pures lumières, que j'en voudrais faire part à tous. Pourquoi vient-on à Lourdes ? — « Nous venons ici reconnaître et confesser les bienfaits terribles de la Pénitence. » Et les guérisons ? — « Ce sont des témoignages accordés par Dieu à la ferveur apostolique de telle province de la chrétienté. » Mais cette laideur de l'art religieux ? — « C'est

(1) Collection « Les Iles » : *Capitale de la Prière*, par René Schwob. Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1934. 1 vol. in-8°, de 225 pp.

dans la laideur quotidienne que Dieu consent à descendre afin de la mieux sanctifier. » Capitale de la prière, cet « immense wagon de troisième » ? — « La prière de Lourdes, c'est moins l'oraison et la méditation solitaire, que le déroulement d'un Rosaire qui n'en finit pas. »

Et commencez seulement de lire la belle et profonde contemplation sur les mystères joyeux, mystères de pauvreté et de pureté évoquant le « mystère de l'eau »...

Fr. H. Dondaine.

Mes beaux amis (1)

Un livre où tous les éducateurs trouveront leur profit. Un véritable album, mais pas un album désuet de vieux salon provincial, pas de poses conventionnelles, ni de clichés retouchés! Des instantanés psychologiques qui nous en révèlent plus long sur l'âme enfantine que bien des traités pédants, — reliés par des commentaires sagaces et fervents, soucieux avant tout d'éviter les interprétations inexactes et les généralisations abusives. L'auteur ne prétend pas étudier l'Enfance ni l'Enfant (avec des majuscules), mais Jojo et Lolette ses deux beaux amis, deux orphelins généreusement adoptés par lui. Il ne se préoccupe pas de classer ses notes suivant un plan logique ou même un ordre chronologique, et ne se soucie nullement d'éviter quelques redites. Ce n'est pas d'ailleurs que son enquête n'obéisse à un ordre secret et ne dessine une courbe ascendante, mais il a voulu garder à son livre la souplesse et l'imprévu de ses observations et de ses découvertes. C'est à la fois une habileté et un charme de plus : nous sommes à mi-pente entre l'anecdote et la théorie, et nous passons de l'une à l'autre sans jamais glisser dans la niaiserie ou le pédantisme.

C'est tout le mystère de l'enfance qui se trouve évoqué dans ce livre. En présence d'un enfant qui joue ou qui vous questionne, qui n'a éprouvé l'intérêt mêlé d'inquiétude si

(1) *Mes beaux amis*, par Olivier Leroy. 1 vol. de 171 pp., Desclée de Brouwer.

bien exprimé par Jojo lui-même devant un bébé plus petit : « C'est intéressant, les petits enfants. On les regarde et on ne sait pas ce qu'ils vont faire, comme des petites bêtes qu'on ne connaît pas. »

Et que d'erreurs nous guettent, quand nous entreprenons de les comprendre et surtout de les expliquer! Nous les simplifions trop et nous les faussons. Ils ne sont ni totalement différents de nous, les « anges » des romantiques, ni complètement identiques à nous, les hommes en miniature des classiques; M. Leroy a soigneusement étudié les démarches de leur intelligence, les nuances de leur sensibilité, les péripéties de leurs jeux, les particularités de leur langage, et partout s'est heurté à des contrastes surprenants et à des contradictions quasi insolubles. Qui ne serait déconcerté par ces Ariels capricieux qui voltigent d'un extrême à l'autre, de l'intuition la plus sûre à la généralisation la plus bizarre, de l'observation la plus positive et la plus détaillée aux fantaisies les plus étranges de l'imagination, de l'égoïsme le plus tranquille à la tendresse et au sacrifice, des tâtonnements les plus burlesques dans le maniement des mots et la construction des phrases à la création poétique et géniale de mots saisissants et d'images originales? Comment expliquer ce mélange surprenant de maladresse et de dextérité? M. Leroy alléguerait volontiers — et c'est peut-être en effet la clef de tout le mystère, le déséquilibre entre des facultés déjà exercées, intuition, imagination, observation, raisonnement même — qui n'a connu des métaphysiciens de 5 ans? — et l'expérience tâtonnante et incomplète des réalités environnantes, compliquées encore à plaisir par les conventions, les préjugés et les hypocrisies des « grandes personnes ». Et souvent nous prenons pour des erreurs de raisonnement, ou de jugement, des naïvetés greffées sur des ignorances excusables, ou même des vues sincères et impitoyables de la réalité...

Et c'est ainsi que les « grandes personnes » pourraient utilement se mettre à l'école des enfants. Quelles leçons d'humilité et de franchise peut nous donner un tout-petit! Quel rafraîchissement d'esprit, de cœur et d'âme, quel rajeunissement en un mot nous procure ce délicat commerce avec une âme enfantine! Mais prenons-y garde : c'est à la condition de nous mettre à son niveau, ce qui ne signifie nulle-

ment descendre, ni déchoir, car, comme disait déjà Montaigne, « c'est l'une des plus ardues besognes que je sache; et est l'effet d'une haute âme et bien forte savoir condescendre à des allures puériles et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val »... Sur ce chapitre, M. Leroy peut nous servir de modèle et de guide. Sans qu'il l'ait cherché ni voulu, son propre portrait se silhouette en effet comme dans le filigrane de son livre avec sa modestie charmante, son souci de vérité et de justice, son érudition de philologue et d'ethnologue, son humour un peu anglo-saxon et surtout, surtout cette tendresse profonde, partout présente, comme il le désirait dans sa préface, « sensible à chaque page comme une tiédeur des lèvres »... Et nous ne pouvons que nous louer que M. Leroy n'ait pas gardé pour lui seul les délicatesses de ces intimités enfantines dont nous n'avons rien voulu citer pour ne pas les défiorer et pour laisser à nos lecteurs le plaisir de les découvrir et de les savourer.

Laurent Brégeon.

Le sentiment de la Nature dans les Psaumes (1)

Dans un style vivant, souple et coloré, M. Joseph Folliet montre comment le sentiment de la nature a inspiré la forme littéraire et servi à exprimer le contenu doctrinal des psaumes. En observant et en chantant la Création, c'est toute l'âme ardemment humaine et profondément religieuse d'Israël que le psalmiste livre à notre méditation. Comment ne pas remercier l'auteur de nous révéler ainsi un aspect ordinairement négligé de la pédagogie religieuse : le culte de Dieu dans la nature? En lisant ce petit livre, on comprend mieux qu'au premier rang des poëtes de la nature il faut placer l'auteur des psaumes, et à son exemple l'âme entre plus aisément dans cet esprit de louange qui fait le fond de notre liturgie.

H. M.

(1) Par Joseph Folliet. Archiconfrérie de « L'Évangile dans la Vie », 18, rue d'Armaillé, Paris.

FORMATION AU MARIAGE

Quelques Livres

La meilleure formation au mariage c'est sans doute de mener une vie chrétienne éclairée et fervente. Le mariage est un sacrement, et les sacrements chrétiens forment un bloc intimement uni autour de l'Eucharistie; c'est donc par la pratique fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, par une connaissance précise et une grande estime de la signification et de l'efficacité de *tous* les sacrements, notamment des sacrements à caractère (Baptême et Confirmation), que les chrétiens se rendront aptes à recevoir avec tous ses fruits le sacrement de Mariage, à en utiliser les grâces et à en pratiquer les devoirs.

Plus immédiatement, on souhaiterait que les candidats au mariage soient instruits de la belle et riche *doctrine* du sacrement de mariage. Je dis de la doctrine, et pas seulement de la *morale* qui en découle. La morale sans la doctrine paraît austère — et elle l'est — et ne trouve pas les appuis qui la font accepter et aimer.

Les livres de doctrine sont rares. Bien qu'il soit paru déjà depuis plusieurs années, nous voulons signaler sur ce point le livre de M. l'abbé Dermine :

1. Abbé Jean Dermine, *La Doctrine du Mariage Chrétien.* Éditions de la Société d'Études morales, sociales et juridiques, 11, rue des Récollets, Louvain. 3e édition, 1930. 1 vol. de 264 pp. Prix : 15 fr. belges.

C'est une étude doctrinale et morale très solide, encore que présentée d'une manière accessible à chacun, puisque ce n'était originairement que des conférences. Elle envisage successivement le mariage comme institution naturelle puis comme sacrement, d'où se déduisent ses propriétés et ses

lois. C'est peut-être le meilleur ouvrage de base à recommander sur la question, étant le seul, parmi ceux que nous signalerons ici, à envisager les choses de haut.

Ou plutôt il était le seul. Car voici que nous recevons un livre important qui sort à peine des presses :

2. Benoît Lavaud, O. P., Professeur à l'Université de Fribourg, *Le Monde moderne et le Mariage chrétien*. Desclée de Brouwer, 1935. 1 vol. de 438 pp.

Cet ouvrage est le premier d'une collection nouvelle « *Moralia* » destinée à faire connaître, en français, la théologie morale « dans toute son ampleur ». Le P. Lavaud étudie en effet ici de la façon la plus complète les problèmes du mariage. Comme le titre l'indique et comme l'auteur s'en explique dans l'Avant-propos, l'intention du livre est apologétique. Il expose dans toute leur malice les doctrines erronées sur le mariage et leur oppose les vues de la Foi. Apologétique donc qui est d'abord à l'usage des croyants, pour leur faire connaître jusqu'en ses ultimes précisions la position chrétienne en face des pernicieuses erreurs qui courent le monde. L'étude technique du mariage en droit naturel est faite seulement en appendice.

Mais, pour être apologétique, le livre n'est pas pour autant une simple réfutation des erreurs. Il contient un exposé positif très complet de la doctrine chrétienne du Sacrement de Mariage, inspiré d'un bout à l'autre par l'Encyclique *Casti Connubii*, dont il est un vaste commentaire théologique. Signalons notamment le chapitre II : « L'idée chrétienne du mariage », et le chapitre VIII : « Le Sacrement de Mariage », qui montrent dans toute sa beauté l'idéal de la perfection chrétienne conjugale.

Les divisions organiques de l'ouvrage sont prises de la doctrine classique des trois biens du mariage : *proles*, *fides*, *sacramentum*. Puis, après avoir constaté l'opposition irréductible du « Monde » et de l'Église, un dernier chapitre expose avec une belle ferveur apostolique le programme de Pie XI pour la rénovation des mœurs conjugales. Un des articles de ce programme est la diffusion de la vraie doctrine du mariage. Le P. Lavaud indique quels sont les milieux de laïcs qu'il est surtout important d'informer de ces questions : laïcs intel-

lectuels ou de profession libérale, philosophes, médecins et juristes. C'est précisément à ces milieux que son livre sera remarquablement utile, comme aussi, bien évidemment, aux professeurs de théologie et aux directeurs de conscience.

Voici maintenant des livres simplement pratiques :

Préparation au Mariage. Fiançailles

3. L. Honoré, S. J., Professeur de théologie, *Elle... et toi, Jeune Homme*. Casterman, Paris-Tournai, 1933. 1 vol. de 234 pp.
4. Association du Mariage Chrétien (XI^e Congrès National, Rouen, 1933), *Les Fiançailles*. De la préparation au Mariage des jeunes gens et des jeunes filles. Éditions Mariage et Famille. 1 vol. de 192 pp. Prix : 15 fr.
5. M. Jail, *A l'Éveil du cœur*. Éditions Mariage et Famille (A. M. C., « Les lectures de l'adolescence »). 1 brochure de 24 pp. Prix : 1 fr. 50.

Le livre du P. Honoré, adaptation d'un ouvrage roumain du P. Schilgen, donne à un jeune homme tous les conseils nécessaires au sujet de la conduite à tenir vis-à-vis des jeunes filles. Bonne psychologie. Un peu négatif.

Les congrès de l'A. M. C. présentent toujours un grand nombre de rapports intéressants. Sur la préparation avant les fiançailles, sur le choix, sur les qualités des fiancés, nous avons dans ce recueil divers points de vue exposés par des prêtres, des parents, des médecins, des jeunes gens, des jeunes filles. Notons cette conclusion de l'abbé Viollet : « Les vraies fiançailles se préparent tout au long de l'éducation. »

La brochure de M. Jail peut servir à amorcer une conversation avec un adolescent.

Les devoirs du Mariage

6. L. Honoré, S. J., *Pour vous... Époux et fiancés*. Casterman, Paris-Tournai, 1933. 1 vol. de 164 pp. Prix : 7 fr. 50.

7. Raoul Plus, S. J., *La Chasteté du Mariage*. Éditions Spes. 1 vol. de 128 pp. Prix : 4 fr.
8. Abbé A. Themmen, *Quatorze Instructions sur le Mariage*. Casterman, Paris-Tournai. 1933. 1 vol. de 180 pp.
9. Henry Bordeaux, *Le Mariage d'amour selon saint François de Sales*, Flammarion, « Les bonnes lectures », 1933. 1 vol. de 96 pp. Prix : 3 fr. 95.

Le livre du P. Honoré (Schilgen) est un excellent exposé de vulgarisation de la morale chrétienne du mariage. Facile, clair, sans discussions inutiles, avec quelques appendices de droit ecclésiastique, il dit brièvement tout ce qu'il est essentiel aux époux de savoir. La question de l'avortement médical, qui pose parfois des cas de conscience si douloureux, nous paraît insuffisamment traitée dans une note sans clarté (p. 96). De même, la note sur le baptême d'urgence aurait pu être plus complète (p. 161).

Traitant dans l'ensemble les mêmes problèmes que l'ouvrage précédent mais s'en tenant plus strictement au point de vue des devoirs de la chasteté, le livre du P. Plus est, sous forme de plans détaillés, un excellent commentaire de certains points essentiels de l'Encyclique *Casti Connubii*.

M. l'abbé Themmen expose toute la doctrine et la pratique du mariage en quatorze instructions à l'usage des pasteurs qui ne savent trop comment s'y prendre pour aborder en chaire ces questions délicates.

« Tel est le mariage selon François de Sales, nous dit Henry Bordeaux. Je l'ai plutôt suivi dans son *analyse humaine* (ajoutons : et *sentimentale*) que dans son développement religieux » (p. 50).

Le Foyer et l'Éducation

10. R. P. Charmot, S. J., *Esquisse d'une Pédagogie Familiale*. Éditions Spes, 1933. 1 vol. de 368 pp.
11. A.-D. Sertillanges, *La Vie civique et religieuse du*

Foyer. Éditions Spes, 1934. 1 brochure de 48 pp. Prix : 3 fr.

12. A.-D. Sertillanges, *Nos Serviteurs*. Éditions Spes, 1933. 1 brochure de 48 pp. Prix : 3 fr.
13. Henri Reverdy, *La Maison qui parle*. Éditions Spes, 1933. 1 vol. de 208 pp. Prix : 10 fr.
14. André Bragade, *Le Bonheur en famille... Pourquoi pas?* Éditions Mariage et Famille, « Collection de Spiritualité familiale », 1934. 1 vol. de 80 pp. Prix : 5 fr.
15. L'École des Parents, *De la Personnalité, Formation et Conquête*. Compte-rendu du Congrès de décembre 1932 au Musée Social. Éditions Spes, 1933. 1 vol. de 320 pp. Prix : 12 fr.
16. L'École des Parents, *L'Éducation de l'effort*. Compte-rendu du Congrès de mars 1934 au Musée Social. Éditions Spes, 1934. 1 vol. de 360 pp. Prix : 12 fr.
17. Groupe Lyonnais d'Études Médicales, Philosophiques et Biologiques, *Médecine et Éducation*. Librairie Lavandier, 5, rue Victor-Hugo, Lyon. 1 vol. de 234 pp. Prix : 12 fr.
18. Raoul Plus, S. J., *Le Problème de l'Éducation*, Famille, Église, État dans l'Éducation. Éditions Spes, 1934. 1 vol. de 128 pp. Prix : 5 fr.

La formation au mariage ne consiste pas seulement dans la connaissance des lois du mariage et des vertus conjugales. Il y faut aussi la préparation à tout ce que comporte la vie de famille, et principalement l'éducation des enfants. A ce point de vue c'est un bon guide de morale familiale que nous donne le R. P. Charmot. Il n'est peut-être pas très bien composé, et du point de vue philosophique l'expression de sa pensée est assez lâche, mais il est riche d'expérience psychologique et de plus il aborde quelques grands problèmes d'actualité (personnalité de l'enfant, autorité et liberté, dangers du naturalisme, etc...). Si d'ailleurs il discute les questions d'éducation en se plaçant au plan *moral, humain*, et pas du tout au point de vue *technique*, c'est que ce plan-là est primordial et

que c'est le seul où puisse se placer la famille. Aussi doit-on recommander ce livre à tous les pères et mères de famille. Sur leurs rôles respectifs, sur l'organisation de la vie à la maison, du travail des enfants, sur la piété familiale, l'exercice de l'autorité, etc..., ils s'y éclaireront utilement.

L'auteur connaît les méthodes actives et s'efforce de les discuter impartialement (Cf. spécialement : « la Mesure de l'autorité »).

Il dit fort bien que l'exercice de l'autorité consiste avant tout à « éduquer la conscience des inférieurs » (p. 257). Seulement avec cela ne s'inspire-t-il pas trop uniquement d'une morale du devoir, de l' « impératif » de la conscience plutôt que d'une morale du bien? (p. ex. pp. 259, 260, 278). « Faire désirer le Bien », tel est le sens d'une pédagogie active chrétienne, et c'est un principe qu'on regrette de ne pas trouver développé ici.

Deux remarquables petites brochures du P. Sertillanges attirent l'attention sur des points particuliers de morale familiale, trop oubliés ou traités de façon générale sans tenir compte des exigences du monde actuel. Ainsi, l'on insiste beaucoup, et à bon droit, sur les droits essentiels de la famille au regard d'une société de plus en plus envahissante; mais le P. Sertillanges nous en rappelle bien opportunément la contre-partie : les devoirs de la famille envers la société. Il y a tant d'égoïsmes familiaux qui se parent des plus belles apparences! C'est faire injure à l'auteur de dire que ces brefs chapitres sont profondément pensés; mais comment un recenseur s'empêcherait-il de faire la comparaison avec les autres écrits qu'il doit lire?

L'importance du cadre de vie pour le développement harmonieux de la famille! M. Reverdy fait ici parler un peu mélancoliquement les vieilles maisons. Les jeunes ménages chrétiens, à entendre la voix des objets de jadis, chercheront des idées nouvelles pour redonner au foyer moderne le cadre qui lui conviendrait. C'est une belle tâche.

M. l'abbé Bragade a réuni en une jolie brochure des conférences données par Radio. Ses conseils sont simples, clairs, à la portée de chaque foyer.

Signalons, pour finir, quelques livres qui traitent de l'édu-

cation sous divers aspects. D'abord les comptes-rendus des congrès de l'École des Parents. On y trouve toujours, avec une belle ferveur, des conférences intéressantes. Du point de vue catholique c'est malheureusement insuffisant parce que, voulant atteindre tout le monde, le mouvement se place, légitimement peut-être, à un plan qui ne veut être que « spiritualiste ».

Le recueil *Médecine et Éducation* rassemble divers rapports de médecins de l'excellent Groupe Lyonnais d'Études médicales et philosophiques, présentés par le P. Charmot et synthétisés par l'abbé Monchanin.

Le *Problème de l'Éducation* du P. Plus est un commentaire de l'Encyclique *Repraesentanti in terra*, sur les droits respectifs de la Famille, de l'Église et de l'État sur l'enfant. Les parents chrétiens devraient, bien sûr, être parfaitement instruits de ces questions si disputées.

Fr. M. de Paillerets, O. P.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Écrits spirituels

Lettres spirituelles de saint Jérôme : II. *Les exemples*, par Denys Gorce, docteur en médecine, docteur ès lettres. J. Gabalda et Cie, Paris, 1934. 1 vol. in-16 double-tellière de 211 pp. — Après la doctrine, voici des exemples de sainteté vécue sous la direction énergique du grand docteur : lui-même écrit l'éloge funèbre de ceux et celles qu'il avait dirigés et aimés.

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle de Charles Grolleau, préface d'Émile Baumann. Desclée de Brouwer, Paris, 1933. 1 vol. (13 × 19) de XIV-270 pp. — Traduction extrêmement docile au texte latin, qu'elle suit pas à pas, et pourtant d'une aisance et d'une saveur rares. Édité avec goût.

Le salut assuré par la dévotion à Marie, par le R. P. Gay, S.M. 6e édition. Pierre Téqui, Paris, 1934. 1 vol. (9 × 14) de 183 pp. Prix : 3 fr. 50.

Retraite spirituelle sur l'importance de se donner tout à Dieu et sans réserve, par le R. P. François Nepveu, S.J. Nouvelle édition. Téqui, Paris, 1934. 1 vol. (10 × 14) de 336 pp. Prix : 6 fr.

Un mois de Marie sur la *Vie de la Très Sainte Vierge*, par le R. P. Petitalot, S.M. Nouvelle édition. Téqui, Paris, 1934. 1 vol. (12 × 19) de 229 pp. Prix : 10 fr.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLII

JANVIER 1935-MARS 1935

Les Principes et la Pratique

M.-J. Congar. — De la communication des biens spirituels . 5
F. de J. — Au service intime du Seigneur Jésus 29
E. Herman. — La prière créatrice 18
— Les disciplines de la méditation. 127
— Du « moi » à Dieu 238
N. — Mesure de l'amour. 248
J.-A. Robilliard. — La mystique du mariage chrétien . . . 113
— La grâce des noces chrétiennes 225

Les Maîtres et les Modèles

G. Bardy. — La spiritualité des Pères apostoliques. Saint Ignace d'Antioche 140
— La spiritualité des Pères apostoliques. Saint Polycarpe 251
A.-M. Carré. — Le Père Lacordaire et Jésus-Christ 53
R. Garrigou-Lagrange. — L'héroïcité des vertus chez les enfants : Anne de Guigné. . . . 34
— La vie intérieure de Mère Marie de Jésus 162
H. Ghéon. — « Centrer » sa vie 273
J. Madaule. — L'abbé Perreyve 261

Textes anciens

Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. — Les six fins de l'esprit. 71
— La vraie doctrine de l' « aniquilación ». 178, 283

Les Idées et les Œuvres

P. Aubron. — Une étude qui s'impose : la doctrine mariale . 102
P. Boisselot. — Le Congrès des aumôniers fédéraux de l'A.C.J.F. 317

A. Colin. — Le premier Congrès National de la jeunesse maritime chrétienne 212
A. Décout. — Autarchie pastorale ou solidarité? 98
P. Doncœur. — Pour une célébration chrétienne du mariage. 307
S. Fouché. — Nos responsabilités spirituelles 193
Dom A. François. — Pour refaire le dimanche chrétien : Journées liturgiques. 82
R. Garrigou-Lagrange. — Le triduum de messes de Lourdes. 312
F.-D. Joret. — Pour le relèvement des femmes malheureuses : « L'Accueil ». 200
Ét. Lajeunie. — Pour un ordre catholique vivant. 185
— La sainteté de la famille. 304
J. Madaule. — Les Sœurs des prisons 209
La Rédaction. — Notre enquête : Vie paroissiale et mouvements spécialisés 289

Lectures

G. Bardy. — La théologie ouverte au laïc. 220
M.-L. Baud. — Pour la méditation des petits catholiques . . 110
P. de Belligné. — La prudence du chrétien. 216
L. Brégeon. — Mes beaux amis 324
H. Dondaine. — Capitale de la prière 323
R. Garrigou-Lagrange. — Jésus et le prêtre 221
H. de Gibon. — Spiritualité communautaire. 107
A. Obein. — Images de saints 222
H. Pourrat. — Les Jésuites 320

Bibliographie

G. Bernoville. — Les Jésuites 320
H. Bordeaux. — Le mariage d'amour selon saint François de Sales 329
A. Bragade. — Le bonheur en famille. Pourquoi pas? . . . 330
J. Champomier. — Petites fresques, grands sujets. 222
R. P. Charmot. — Esquisse d'une pédagogie familiale . . . 329
J. Dermine. — La doctrine du mariage chrétien 326
P. Doncœur. — Mémorial du Baptême. 308
— Le Rituel du mariage 308
F. Duhourcau. — Sainte Bernadette de Lourdes 222
J. Folliet. — Le sentiment de la nature dans les psaumes. . 325
M. Gasquet. — Sainte Bernadette de Lourdes 222
P. Gay. — Le salut assuré par la dévotion à Marie. 333
D. Gorce. — Le laïc théologien, Introduction à l'étude de la théologie 220

D. Gorce. — Lettres spirituelles de saint Jérôme. II. Les exemples. 333
Ch. Grolleau. — L'Imitation de Jésus-Christ. 333
L. Honoré. — Pour vous... époux et fiancés 328
— Elle... et toi, jeune homme ! 328
M. Jail. — A l'éveil du cœur 328
C. Jéglot. — La jeune fille à l'école des saints 222
Saint Jérôme. — Lettres spirituelles, traduites par Denys Gorce. 332
M.-E. de la Croix. — Retraite sacerdotale : Jésus et le prêtre. 221
B. Lavaud. — Le monde moderne et le mariage chrétien . . 327
M.-H. Lelong. — L'Évangile de Lisieux 222
O. Leroy. — Mes beaux amis 323
P Lhande. — Carillons de fête 224
Mgr Millot. — Plans de sermons de circonstances 224
E. Montier. — Les joies de la vie 224
— La mort consolatrice. 224
N. — Paillettes d'or, 22e série 224
Fr. Nepveu. — Retraite spirituelle 333
H.-D. Noble. — Le discernement de la conscience. 216
P. Petitalot. — Un mois de Marie sur la vie de la T. S. Vierge. 333
R. Plus. — La chasteté du mariage 329
— Le problème de l'éducation 330
— La prière continuelle. 224
Plusieurs. — Les fiançailles. 328
— L'éducation de l'effort. 330
— Médecine et éducation 330
— De la personnalité, formation et conquête . . 330
H. Reverdy. — La maison qui parle 330
R. Schwob. — Capitale de la prière 322
A.-D. Sertillanges. — La vie civique et religieuse au foyer . 329
— Nos serviteurs 330
A. Themmen. — Quatorze instructions sur le mariage . . . 329
Colette Yver. — L'humble sainte Bernadette 222